271.577
T355

TEXTES IGNATIENS

3ème Série : TEMOIGNAGES

I

La traduction des textes que nous vous présentons est de la main du Père Georges Robitaille (Canada). Il avait accueilli notre initiative avec beaucoup d'enthousiasme et nous avait offert sa collaboration. Au moment de publier ce fascicule, nous apprenons sa mort subite à Montréal. Notre reconnaissance s'exprimera par notre prière fraternelle devant Dieu.

Nous prierons aussi pour le Père René Mazas qui avait accepté très amicalement de traduire lui aussi quelques textes.

Mars 1976.

PARIS VU DE MONTMARTRE

Plan de Gomboust (1652).

A NOS LECTEURS

Ce fascicule VI des TEXTES IGNATIENS inaugure la série " Témoignages ". Notre propos est de mettre à votre disposition quelques grands textes des premiers Compagnons (ici, Simon Rodrigues et Bobadilla) ou des Pères qui ont approché de plus près Ignace, préposé général, et ont le mieux pénétré sa pensée : ces documents nous permettront de participer encore, d'une certaine façon, à cette expérience originelle et originale de la Compagnie de Jésus. Ces hommes ont eu l'impression d'éprouver dans leur vocation et dans leur action, la " Verbum Dei energia ", la puissance de la " Droite du Seigneur ", une poussée de l'Esprit. Ils nous l'ont dit chacun à sa manière. En recoupant leurs confidences, il nous sera sans doute possible de retrouver les points communs, les points forts, qui, en dépit de la diversité des races, des tempéraments, des origines sociales, les unissaient en un véritable " Corpus apostolicum " autour de la personne du Christ Jésus et dans son Eglise.

Ces " témoins " nous parleront beaucoup d'Ignace ; ils éclaireront pour nous le visage, contrasté jusqu'à en être énigmatique, de celui qui les avait rassemblés autour d'un unique Amour, et les avait lancés dans des labeurs immenses et hardis avec une foi et une espérance vraiment apostoliques. Avec eux, nous sentirons souvent passer le souffle de Pentecôte, où Ignace les faisait vivre, quels que fussent leurs défauts, leurs faiblesses, leurs caractères, leurs singularités.

A travers leurs récits, leurs "journaux spirituels ", leurs souvenirs autobiographiques, puissions-nous percevoir leur passion pour Jésus Christ, l'Eglise, le " Vicaire du Christ en terre ", le monde, les hommes. La percevoir et la faire nôtre aujourd'hui, dans les temps et les lieux où nous vivons.

--:--:--:--:--:--

69859

JESUITES
Bibliothèque
C.P. 130 — St-Jérôme P.Q.
J7Z 5T8

271.577
T355

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

par Simon RODRIGUES, S.J.

et extraits de

L' AUTOBIOGRAPHIE

de Nicolas BOBADILLA, S.J.

FONTES NARRATIVI, tome III, pp. 5-135; 322-331

PRESENTATION *

Voici, en traduction française, deux textes anciens de la Compagnie :

1) Origine et Développement de la Compagnie de Jésus, par Simon Rodrigues,
2) Extraits de l'Autobiographie de Nicolas Bobadilla.

---

1) Simon Rodrigues : Origine et Développement de la Compagnie de Jésus.

De tous les écrits que nous laissèrent les preliers compagnons de saint Ignace, la palme va sans doute au *"De Origine et Progressu Societatis Iesu"* de Simon Rodrigues. L'homme, tout comme son récit d'ailleurs, ne manque ni de saveur, ni de piquant.

L'homme.

Simao Rodrigues de Azevedo naquit en 1510 au nord du Portugal, à Vouzela. A dix-sept ans, s'étant mérité une bourse royale, il part à Paris étudier. Il y fait, en 1532, la connaissance d'Ignace; l'année suivante, après Favre et Xavier, il devient le troisième des compagnons parisiens qu'Ignace commence à rassembler autour de lui. Rodrigues est donc un ouvrier de la première heure qui aura participé à tous les évènements qui marquèrent la naissance de la Compagnie.

---

* Le traducteur a extrait, des notes du P.C. de Dalmases, S.J., qui accompagnent le texte, ce qui lui a paru d'intérêt général.

La Compagnie est à peine fondée que Simon Rodrigues est désigné pour les Indes avec François Xavier. En attendant de pouvoir s'embarquer, Xavier et Rodrigues s'occupent, à Lisbonne à divers travaux apostoliques. En 1541, François Xavier partira seul puisque le roi Jean III du Portugal a décidé de retenir Simon Rodrigues à Lisbonne où il exerce une très grande influence.

Jouissant de l'amitié royale, célèbre à la cour, connu dans tout Coïmbre, ouvrier apostolique infatigable, Simon Rodrigues exerce un tel rayonnement que les vocations surgissent comme par enchantement et la Compagnie, forte de l'appui royal, s'implante très solidement au royaume du Portugal. C'est déjà le début de ce que l'on conviendra d'appeler " l'affaire Simon Rodrigues ", première crise véritable qui ébranla la Compagnie naissante et sur laquelle les historiens ne sont pas toujours d'accord.

Dès 1546, commencent à affluer à Rome des rapports inquiétants sur les méthodes employées par Simon Rodrigues. On lui reproche de gouverner de façon capricieuse et instable, d'être trop mêlé aux affaires de la cour, de gouverner mollement, de laisser libre cours à l'ardeur indiscrète des étudiants de Coïmbre, etc... Néanmoins, en créant la première province de la Compagnie, c'est Simon Rodrigues qu'Ignace nommera Provincial, en 1546.

Simon Rodrigues continue à gouverner de façon fort personnelle et sans tenir compte du Général qui est à Rome. Il semble bien que, à travers une première lettre sur l'obéissance adressée aux Pères et aux Frères de la Communauté de Coïmbre, en janvier 1548, c'est Simon Rodrigues qui est visé. La situation continue à se détériorer et la province est divisée en partisans et adversaires du

Provincial. Ignace essaie de faire venir Simon à Rome, mais le roi Jean III s'y oppose et défend au Provincial de quitter le pays sans son autorisation. Finalement, à l'occasion de l'année du jubilée et de la convocation des compagnons pour approuver les Constitutions, Simon Rodrigues se retrouve à Rome au début de 1551. Ignace ouvre les yeux à son vieil ami et lui fait comprendre qu'il ne peut agir indépendamment de Rome.

Le Provincial rentre chez lui, mais la situation ne s'améliore guère. Ignace décide d'enlever à Rodrigues le provincialat ou plutôt de le lui réduire. Pour ménager le Provincial d'hier, Ignace divise les jésuites espagnols en deux provinces et nomme Rodrigues Provincial de la Province d'Aragon tandis que Jacques Miron lui succèdera au Portugal. Nous sommes à la fin de 1551. D'abord soumis, le changeant Rodrigues se met à bouder et à répandre des bruits infamants sur saint Ignace. Finalement, Rodrigues quitte le Portugal. Avant la fin de 1552, un certain nombre de jésuites (une trentaine, au dire du Père Dumeige, et non la moitié de la province, comme l'affirmait Brodrick) quitte la Compagnie. C'est dans cette conjoncture qu'Ignace écrivit sa fameuse Lettre sur l'Obéissance.

En septembre 1552, Simon Rodrigues, écrit de Barcelone, à Ignace et il se déclare heureux. Subitement, le mois suivant, il veut rentrer au Portugal et écrit à Ignace dans ce sens. Sans attendre la réponse, Simon se rend à Coïmbre. Sa présence cause un tel scandale que, sur place, on le menace d'excommunication tandis qu'Ignace décide de l'appeler à Rome. Il faudra toute la persuasion et la patience d'un saint pour que, finalement, Rodrigues quitte le Portugal à destination de Rome où il arrivera en novembre 1553.

Se croyant injustement condamné, Simon demande un procès qui s'instruira le premier décembre 1553. Les Pères Gonçalves da Camara et Carneiro agiront comme accusateurs tandis que les Pères Miona, Olave, Polanco et Cogordan, tous choisis par Simon Rodrigues lui-même, agiront comme juges. Ceux-ci reçoivent le document d'accusation ainsi que toutes les lettres et rapports en provenance du Portugal. Simon rédige sa défense, les accusateurs répliquent et le mot de la fin appartient à l'accusé. Le 7 février 1554, l'ancien Provincial est condamné sur presque tous les points. Il se soumet. La pénitence imposée était assez lourde; Ignace ne maintient que la défense de rentrer au Portugal.

Dans la période qui suivit, Simon Rodrigues intrigua pour obtenir un nouveau procès, devant le pape cette fois, voulut vivre en ermite, désira aller en pèlerinage en Terre Sainte. Longanime, Ignace acquiesçait toujours, mais toujours aussi Rodrigues changeait d'idée. Finalement, à l'été, Rodrigues se retira à Bassano où il mena la la vie érémitique. Ce fut son chemin de Damas, comme dit Brodrick. Il se souvint que, dix-huit ans plus tôt, Ignace, lui-même malade, était accouru à son chevet alors qu'il était mourant. Et c'est la fin de l'affaire Simon Rodrigues. Jusqu'en 1573, Simon travaillers en Italie et en Espagne. Finalement, le Père Mercurian l'autorisa à rentrer au Portugal où il mourut le 15 juillet 1579.

Le texte

Simon Rodrigues étant rentré au Portugal, le P. Everard Mercurian lui demanda d'écrire ses mémoires. Rodrigues s'exécuta et, le 25 juillet 1577, il terminait la rédaction de son *De Origine et Progressu Societatis Iesu*.

La traduction française présentée ici a été faite à partir du texte latin écrit de la main même de Simon Rodrigues et signé par lui. Il existe également un texte portugais plus court qui aurait précédé ou suivi le texte latin.

Simon Rodrigues, lui-même, s'il se laisse parfois emporter, ne prétend pas tout raconter ; il veut faire le récit des origines de la Compagnie. Le voyage Paris-Venise-Rome occupe une large place des Mémoires et c'est ce qui leur confère un intérêt particulier.

A cause de son grand âge, l'auteur se méfie de sa mémoire. Son texte contient cependant peu d'erreurs ou d'inexactitudes. La mémoire de ce premier compagnon est donc encore fidèle et on peut se fier aux souvenirs personnels qu'il raconte. Rodrigues s'attarde aux faits où il fut auteur et participant. Parfois, quand un nom est omis, il semble bien qu'il s'agisse de lui-même.

Pour conclure, il convient de dire que les historiens anciens et modernes s'accordent sur la grande valeur du texte que l'on va lire en traduction française.

2) Bobadilla : Autobiographie.

Nicolas Alonso y Pèrez, surnommé Bobadilla en raison du nom de son village natal, se joignit au groupe des premiers compagnons en 1534. " L'ingénuité de Nicolas, dit le Père Gilmont, doublée de l'horreur de tout compromis, explique en grande partie son caractère indépendant et difficile". Pour la plupart des jésuites, Bobadilla est connu comme un homme qui n'avait pas le caractère facile. Lors des délibérations de 1539, il entra en conflit avec les autres compagnons. Après la mort

de saint Ignace, contestant l'élection de Laynez au poste de Vicaire Général, il calomnia Ignace, la Compagnie, son Institut et les Espagnols auprès du pape Paul IV.

Bobadilla, né en 1509, mourut à Lorette en 1590. Pendant sa vie, il travailla successivement en Allemagne, en Valtelline, en Dalmatie et surtout, en Italie qu'il parcourut en tous sens. Témoin de la compétence théologique de Bobadilla, Canisius disait admirer chez lui "une singulière pénétration d'esprit et de la vigueur dans l'exposé et les appréciations" (cité dans Gilmont, *Les Ecrits spirituels des premiers jésuites, p. 159).*

La biographie a été dictée ou écrite par son auteur en 1589 ou 1590. Le grand âge de Bobadilla explique un certain nombre d'erreurs de détails : dates (nn. 14-15), nombre limité de compagnons imposé par Paul III (n. 13), etc...

De la biographie de Bobadilla, qui couvre toute la vie de l'auteur, nous n'avons retenu que ce qui a trait à la naissance de la Compagnie. Les extraits présentés nous fournissent des détails que nous n'avons pas ailleurs :

1- sur le passage des compagnons à Trente (n.6)
2- sur leur arrivée à Rome, le dimanche des Rameaux (n.8)
3- sur leur participation à la procession de la Fête-Dieu de Venise (n.9)
4- sur les paroles de Paul III qui poussèrent les compagnons à fonder la Compagnie (n. 11)
5- sur les délibérations de 1539 (n. 12).

Jacques CUSTEAU, s.j.

En terminant, nous voudrions remercier le P. Georges Robitaille qui nous permet de lire en français ces textes importants qui nous aident à mieux comprendre les origines de la Compagnie, et le P. Jacques Custeau, qui, les ayant diffusés une première fois au Canada, nous a autorisés à les reproduire dans la collection des *Textes Ignatiens*.

Au très révérend Père dans le Christ,
Everard Mercurian, Général
de la Compagnie de Jésus

Aperçu des Origines et du
Développement de la Compagnie de Jésus
jusqu'à sa confirmation (*).

Chapitre I

1. Ce qui a décidé l'auteur à écrire ses souvenirs sur l'origine de la Compagnie. - 2. La Compagnie de Jésus en face de l'hérésie. - 3. Les premiers Pères de la Compagnie. Ignace. - 4. Favre. - 5. François Xavier. - 6. Une femme tente sans succès de séduire un Père. - 7. Simon Rodrigues. - 8. Laynez et Salmeron. - 9. Bobadilla. - 10. Le Jay. - 11. Broët.

1. Bien des gens m'ont souvent demandé, en divers lieux, de raconter par écrit la façon exacte dont Dieu dans sa bonté et sa grandeur infinies a veillé, dès le début, sur la fondation et le développement de notre Compagnie; j'ai (toujours) refusé. Je n'ai pu non plus me décider à

(*) Jadis les juvénistes d'Yzeure avaient traduit également ce texte et avaient offert leur traduction au R.P. François Charmot, sous le titre: *La Geste des dix Compagnons ou des Routiers du Christ.* Nous avons préféré la traduction du Père Georges Robitaille, comme plus fluide et plus lisible à haute voix.

écrire ce que je me rappelais encore et que je racontais sommairement à ceux qui m'interrogeaient là-dessus. Je m'y décide à présent volontiers, pour obéir à Votre Paternité. Ma crainte est que bien des choses ne m'échappent, vieux comme je suis. La mémoire des vieillards est habituellement moins fidèle et les faits dont il s'agit remontent à quarante ans.

Je dirai d'abord ceci à Votre Paternité: je réfléchis souvent à la façon dont la Compagnie, si petite à ses débuts, a pris, par la seule puissance de Dieu, une telle importance. Je me rappelle alors comment notre père à tous, Adam, qui devait être le principe et le chef du genre humain tout entier, fut façonné d'argile et de boue par ce même Auteur de toutes choses; comment, de même, par un admirable dessein de Dieu, notre splendide univers fut tiré du néant, puis orné et réglé dans un ordre parfait par la succession des jours, des mois et des siècles. Ainsi, à propos des origines de la Compagnie, une parole me paraît s'imposer : " C'est l'oeuvre de Yahvé ", " son bon plaisir est accompli ". Afin que tous connaissent sa puissance infinie, il tire du néant tout ce qu'il lui plaît, il accomplit seul, avec des choses petites, de grandes merveilles. A lui donc, Auteur et Principe souverain de la Compagnie, la gloire et la louange, pour les grandes oeuvres qui y furent accomplies et pour celles qui viendront.

2. Pour nous hâter en notre tâche, venons-en à notre propos. Nous savons tous, nous qui avons été appelés à la Compagnie, que celle-ci reçut de Dieu, dans la grande et illustre Université de Paris, son esquisse première. C'était l'époque où l'hérésie de Luther, comme une peste secrète, commençait à se répandre dans Paris et dans les villes les plus florissantes de France. Pour parer à ce

mal, à cette moisson d'épines qui empoisonnait le le champ de son Eglise, Dieu, en sa bonté et sa providence admirable, en père de famille avisé qui tire de son trésor de l'ancien et du nouveau, voulut employer de nouveaux ouvriers. Dans son ininsigne bonté, il donna au monde une Compagnie de Jésus à la fois ancienne et nouvelle, dont les fils, comme jadis la très fidèle Moabite, Ruth, reprendraient en esprit d'humilité et de zèle, les traces des moissonneurs qui les avaient précédés et ramasseraient dans le champ du Seigneur les épis qui avaient échappé à leurs devanciers.

3. Nos Pères savent tous aussi que ceux qui furent choisis par Dieu, en ces origines, pour jeter les bases de cet édifice, furent au nombre de dix, en partie Espagnols et en partie Français, versés en théologie tels qu'on l'était à Paris. Le premier d'entre eux fut notre bienheureux Père, maître Ignace, d'heureuse mémoire. Il était Espagnol, de cette partie du pays basque appelée communément Guipuzcoa; il appartenait à l'illustre famille des Loyola. Une fois qu'il eut renoncé aux fausses valeurs de cette pauvre vie et se fut consacré au service de Dieu, il brûla toujours d'un immense désir de sauver les hommes. La divine Sagesse, qui l'avait élu dès le sein de sa mère comme une pierre de choix pour le nouvel édifice, ne cessa de le soumettre à des épreuves sans nombre et à l'y exercer; car c'est à force de coups et de pressions que les pierres se polissent et s'ajustent sous la main de l'artisan, à la place qui leur revient. Ignace avait été soumis à des épreuves plus nombreuses et plus rudes que les autres; il avait été éprouvé de toutes manières; aussi ses compagnons le vénérèrent toujours comme leur père et le suivirent

comme leur chef; enfin, après quelques années, ils le proclamèrent tous, d'un seul coeur, Général de la Compagnie de Jésus.

4. Le deuxième fut maître Pierre Favre, Savoyard. Touché par la vie modeste et sainte d'Ignace et ses admirables vertus, il s'engagea dans une vie, pour ainsi dire, merveilleuse; il se consacra à Dieu du fond du coeur et commença à brûler d'un désir incroyable d'aller à Jérusalem y visiter les Lieux Saints et de se dépenser au salut des hommes pour les rappeler des ténèbres à la lumière de la vérité et de la mort à la vie. Pour ne rien dire de ses nombreuses autres vertus, une rare douceur, une grâce exquise à traiter avec les hommes brillaient en lui comme je n'en ai vu, je l'avoue, chez personne d'autre. Il nouait amitié avec les gens d'une façon si heureuse et exerçait sur leurs sentiments une influence si discrète que, par sa façon de vivre et l'agréable douceur de ses propos, il attirait vivement à Dieu tous ceux qu'il abordait.

5. Le troisième fut le Père maître François Xavier, de Navarre. A cette époque, il étudiait les lettres avec les deux Pères précédents, tous les trois à Sainte-Barbe; ils logeaient ensemble mais en des chambres distinctes. Leur vie de travail, le contact familier avec eux l'attirèrent; il abandonna son ancienne façon de vivre, en adopta une meilleure et décida de se donner au salut du prochain et à se rendre à Jérusalem visiter les Lieux Saints. (1)

Une fois sa décision prise, il y demeura

---

(1) La conversion de Xavier survint entre décembre 1532 et juin 1533...

toujours fidèle et résolu. Malgré les grands désirs qui l'enflammaient, il se renonça et accepta d'enseigner trois ans et demi la philosophie d'Aristote au Collège de Dormans-Beauvais, si j'ai bonne mémoire (1). Il s'en acquitta de façon remarquable. Il se retira alors à l'écart pour s'adonner à la prière, à la mortification corporelle, à la confession de ses péchés, et à la participation quotidienne au banquet sacré du Christ. Il s'entretenait alors fréquemment avec le Père Ignace, rarement avec les autres compagnons (2).

Emporté dans ses mortifications corporelles par une ferveur pieuse mais imprudente, il s'enserra, de cordes rigides et entrelacées, les muscles saillants des bras et des cuisses, au point que ceux-ci enflèrent considérablement et qu'on ne voyait quasiment plus la trace des cordes. Telle était l'enflure qu'il n'y avait point d'espoir de les couper. Pendant ce temps, les compagnons, vivement affligés, priaient pour lui; ils craignaient qu'on dût lui couper le bras qui avait été serré à l'excès. Par une singulière bonté de Dieu, il recouvra pleinement la santé, sans que je m'explique aucunement cette guérison soudaine. C'était afin que des multitudes d'hommes, chrétiens et étrangers à la foi du Christ, arrivent, par ses travaux et ses soins, au bonheur éternel. Grâces en soient donc rendues sans mesure à Dieu, l'Auteur de tout bien.

---

(1) Ayant achevé son cours de philosophie,François Xavier exerça la fonction de régent au collège de Dormans-Beauvais du 1er octobre 1530 à l'été 1534. Ce collège n'était pas loin du collège sainte Barbe, rue Jean Beauvais, du nom de Jean de Dormans, évêque de Beauvais,fondateur de ce collège en 1370.
(2) Xavier fit les Exercices en sept.1534, après les voeux de Montmartre(15août).Son enseignement l'avait empêché de les faire plus tôt.

6. Puisque j'ai rappelé que ce Père s'était retiré à l'écart pour s'adonner particulièrement à l'oraison, il ne sera pas hors de propos que je rapporte ici ce qui arriva à un autre Père, engagé dans la même occupation. Le Père avait pris chambre chez un citoyen pour se purifier de ses fautes par une confession générale, comme c'est l'usage dans la Compagnie. Une servante de la maison l'entreprend aussitôt après le dîner; d'abord par des paroles flatteuses, des manières provocantes, puis, l'enlaçant dans ses bras, elle tente de le jeter par terre pour qu'il consente à la turpitude criminelle qu'elle avait machinée. Le Père résiste et écarte de lui cette femme qui s'entête; il la repousse enfin; honteuse, elle le laisse à la fin en lui disant: "Tu n'es qu'un rustaud, une grosse bête!". Grâce à l'aide de Dieu, le Père échappa à ce danger et à d'autres du même genre, aussi graves (1).

7. Le quatrième fut un Portugais (2); son indignité ne lui donne pas le droit de paraître parmi ces serviteurs de Dieu si excellents et si parfaits. Nous dirons de lui seulement, pour qu'il n'y ait point de faille dans le récit, qu'il fut un homme que la grâce de Dieu poussa, vivement et d'admirable manière, à changer complètement son genre de vie pour se donner au service de Dieu. J'ajouterai qu'il n'avait jamais auparavant rencontré notre Père Ignace. C'est

---

(1) Il semble bien qu'il s'agit de Rodrigues lui-même...

(2) On n'a pas d'évidence absolue sur l'ordre dans lequel les compagnons adhérèrent à Ignace. Rodrigues parlant ici de lui-même, il faut se fier à lui...

seulement en entendant parler de sa rare sainteté qu'il décida de lui confier ses pensées et ses sentiments; sans rien savoir de ce que les autres projetaient, il décida de se rendre à Jérusalem et de consacrer sa vie au salut du prochain.

8. Le cinquième, après ces quatre, fut, après presque une année, le P. Jacques Laynez. Le sixième, une semaine après Laynez, fut le P. Alphonse Salmeron, tous les deux Espagnols. Notre Père leur avait donné des conseils de vie spirituelle extrêmement bienfaisants. Ils profitèrent si bien de la grâce de Dieu que, à l'insu l'un de l'autre, tous deux décidèrent de renoncer aux séductions du monde, de partir à Jérusalem et d'embrasser le genre de vie que les autres avaient aussi choisi. Je les mentionne ensemble car ils étaient venus ensemble étudier à Paris; ensemble, ils avaient, à peu près en même temps, arrêté le même dessein et embrassé le même genre de vie(1).

9. Après les deux précédents, le septième fut Nicolas Bobadilla, Espagnol. Le saint compagnonnage d'Ignace l'avait touché profondément; il décida d'embrasser le même dessein que les autres, avant même de savoir ce qu'ils feraient. C'est d'ailleurs ce qui se produisit pour les autres Pères. Car c'était seulement après s'être décidé, spontanément et de plein gré, à se consacrer à

---

(1) Laynez et Salmeron arrivèrent à Paris en 1532, vers la fin de l'année, après que Laynez eût obtenu sa maîtrise ès arts, le 26 octobre à Alcala. L'un et l'autre firent les Exercices au début de 1534.

Dieu et au genre de vie indiqué que l'on apprenait que d'autres aussi s'étaient consacrés à un genre de vie semblable. L'allégresse, la joie la consolation et le courage résolu que l'on éprouvait à cette nouvelle ne se peuvent dire en paroles.

10. Le P. Claude Le Jay, Savoyard, du même bourg que le Père Favre ou d'un bourg voisin, fut le huitième (1). Voici comment il s'adjoignit aux autres. Favre était rentré de Paris en son pays (2) pour une affaire. Claude était alors prêtre; il écoutait volontiers les conseils de tous, il était paisiblement en sa terre natale. Favre le persuada de partir à Paris pour y poursuivre sa théologie (3). Je ne me rappelle plus s'il rencontra Ignace avant son départ en Espagne (4). Je me rappelle, d'autre part, qu'il progressa dans la vie spirituelle sous la conduite de Favre. Ainsi, peu après son arrivée à l'Université de Paris, il s'adjoignit aux sept autres et embrassa leur dessein.

---

(1) Claude Le Jay est né dans la vallée de la rivière Giffre, à Vulliets, appelé aujourd'hui Vers les Jay, près de Mieussy, à 30 km. environ à l'est de Genève, et, au nord à 30 km. aussi de Villaret, village natal de Pierre Favre.
(2) Pierre Favre se rendit en son pays en 1534.
(3) Le Jay étudia avec le Père Favre, mais il le précéda au bourg de La Roche, chez le maître Veilliard. Il fut ordonné à Genève, le 28 mars 1528. Il dirigea ensuite un petit collège à Faverges. C'est là que Favre le trouva.
(4) Le Jay arriva à Paris assez tôt pour suivre, en octobre 1534, les cours de théologie scolastique. Il s'installe au collège sainte-Barbe et, sans doute, y rencontra Ignace avant son départ en Espagne en avril 1535.

11. Le neuvième fut Paschase Broët, Français. Il était prêtre. Il venait de Picardie(1). Le dixième fut Jean Codure. Il était né en Provence. Il fut admis parmi les autres peu avant leur départ de Paris, comme pèlerins, pour Venise et Jérusalem. Le Seigneur appela ces deux Pères à la compagnie des autres Pères mentionnés plus haut, après le départ d'Ignace pour l'Espagne (2). En conséquence, ils eurent pour guide spirituel le Père Favre. C'est ainsi et dans cet ordre que la divine Providence réunit nos premiers Pères, au début de la Compagnie.

* * * *

Chapitre II

12-14. Projet de pèlerinage à Jérusalem et zèle de la propagation de la foi. - 15-18. Voeu de Montmartre. - 19-20. Genre de vie des Pères à Paris. Ignace déféré à l'Inquisiteur. - 21. Ignace rentre en Espagne refaire sa santé. - 22-23. Départ des compagnons de Paris pour l'Italie. - 24. Xavier refuse un canonicat à Pampelune.

12. Pour ne parler que des sept Pères(3) (car les autres ne s'étaient pas encore joints au

---

(1) Paschase Broët est né en 1500,à Bertrancourt, en Picardie, entre Amiens et Arras. Il fut ordonné en 1534, et vint à Paris en 1534 compléter ses études.
(2) Ignace partit en Espagne en avril 1535.
(3) Tous, sauf les trois derniers nommés : Le Jay, Broët et Codure.

au groupe), ils persévéraient dans leur dessein et, chaque jour, l'avivaient de nouveaux désirs et de nouvelles ardeurs. Ils commencèrent à se demander quand ils quitteraient Paris pour passer sérieusement à l'exécution de leurs désirs. Ayant décidé qu'ils se donneraient entièrement au salut du prochain, si Dieu les ramenait de leur pèlerinage à Jérusalem, ils estimèrent qu'ils devaient encore donner environ trois ans à l'étude de la théologie, ne rien changer extéri urement à leur genre de vie et continuer comme auparavant. Ils jugèrent aussi qu'ils devaient recommander à Dieu, pendant un certain temps, une affaire importante comme celle-là, ardue, difficile et de conséquence; s'armer de vertus nouvelles pour continuer à avancer, surmonter les obstacles et affronter les dangers sur lesquels on bute d'ordinaire.

13. Après une longue discussion, on décida, pour confirmer le projet collectif, que tous s'engageraient par voeu: à la pauvreté et à la chasteté, à se rendre à Jérusalem, à s'employer de toutes leurs forces, avec l'aide de Dieu, au salut du prochain, chez les fidèles et les infidèles; en prêchant à tous la parole de Dieu, en administrant les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sans accepter d'honoraires. Ils précisèrent, toutefois, aussitôt, que leur voeu de pauvreté ne les lierait pas pendant qu'ils s'adonnaient à leurs études à Paris, et qu'ils pourraient avoir les ressources nécessaires à leur pèlerinage à Jérusalem. Ils firent aussi le voeu de ne jamais rien accepter pour la célébration de la messe, tout en reconnaissant qu'il est permis de recevoir un honoraire pour les messes et d'autres cérémonies sacrées. Pour pratiquer de façon plus étroite la pauvreté et la perfection selon l'Evangile, ils voulurent spontanément renoncer à des conduites permises, afin de prévenir, autant qu'ils le

pouvaient, la calomnie et la malveillance des hérétiques, et leur enlever toute occasion de dire que les ministres catholiques poursuivaient ainsi, sous le couvert de la piété, le gain et l'acquisition de richesses et de terres.

14. Plusieurs brûlaient du désir de prêcher l'Evangile aux infidèles; on se mit donc à en parler. Dans une admirable ferveur de tous, on avait arrêté qu'on donnerait sa vie, s'il le fallait, pour une entreprise intéressant le plus grand service et le plus grand honneur de Dieu. Tous étaient d'accord, les uns avec plus d'ardeur, les autres, moins, selon le don que leur faisait le Christ. Ces désirs de répandre l'Evangile du Christ aboutirent, par l'accord de tous, à ce qu'ils iraient tous à Jérusalem et que, là, ils recommanderaient de nouveau à Dieu l'affaire. Si la majorité approuvait le projet (de rester en Terre Sainte), nous saisirions l'occasion proposée par Dieu. Quelle autre en effet pouvait être meilleure et plus indiquée ? Si la majorité y était contraire, tous nous rentrerions, sans nous séparer (1). On décida en outre que si le voyage à Jérusalem se révélait impossible, malgré toute leur diligence, dans l'année qui suivrait l'arrivée à Venise, ils seraient dégagés de cet engagement et iraient à Rome, ce qui s'imposerait également après leur retour de

---

(1) Il n'y avait pas unanimité sur le genre de vie qu'ils prendraient après le pèlerinage. Certains, parmi lesquels il faut ranger, semble-t-il, Ignace, Laynez et Xavier, inclinaient pour rester en Terre Sainte, si on le pouvait...; d'autres préféraient rentrer en Europe, pour se mettre aux ordres du Pontife romain; Favre semble avoir été de ce nombre, ainsi que Rodrigues. Enfin la décision là-dessus fut renvoyée à l'arrivée à Jérusalem. On déciderait alors, à la majorité des voix...

Jérusalem. Ils se jetteraient aux pieds du Saint-Père, l'informeraient de leurs pensées, lui déclareraient qu'ils avaient consacré leur vie au salut des hommes; enfin, ils le supplieraient humblement de les conseiller. Si le Souverain Pontife, inspiré de Dieu approuvait leur dessein, ils lui demanderaient, pour mieux réussir, permission de prêcher partout dans le monde, d'entendre les confessions et de célébrer le saint Banquet de l'Eucharistie. Ils auraient soin aussi d'informer le Souverain Pontife qu'ils étaient prêts à aller, sans tergiverser, annoncer l'Evangile du Christ où il voudrait dans le monde, fût-ce chez les Turcs ou chez d'autres tyrans dressés contre la religion du Christ. Tels furent, très révérend Père, les premiers traits de notre Compagnie.

Nous prononçâmes notre voeu, pour la première fois, si j'ai bonne mémoire, le 15 août 1534, en la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. Tous en effet la prenaient, en cette affaire, pour aide et avocate auprès de son Fils, Notre Seigneur. Nous avions invoqué aussi l'intercession du bienheureux martyr Denys, dans la chapelle duquel nous prononcions ces premiers voeux.

15. On décida que le lieu de ce voeu serait la chapelle de saint Denys, située au milieu de Montmartre, à environ un mille de la ville, loin du tapage et de l'affluence. Pour intensifier l'ardeur de leur holocauste, ils le firent précéder d'un jeûne, de saintes méditations, de la confession de leurs fautes et d'autres pénitences corporelles. Les deux années suivantes, ils confirmèrent ce voeu, le même jour, au même endroit, en la chapelle de saint Denys, dans une cérémonie semblable. Notre Père Ignace, pour certaines

raisons (1) n'y était pas. Tout cependant se passa comme il l'avait conseillé et arrêté. Je me demande si le P. Claude Le Jay assista à la rénovation de la deuxième année (2); il y assistait sûrement, à la troisième et dernière année, en compagnie de deux autres Pères qui, à la fin, s'étaient joints aux autres.

16. N'assistaient que les Pères. Le Père Favre dit la messe. Avant de donner aux compagnons la divine Nourriture, il se tourna vers eux, ayant en main la sainte hostie. Eux, à genoux sur le sol, l'esprit en Dieu, prononcèrent de leur place, un à un, leur voeu, d'une voix claire que tous entendirent, puis reçurent ensemble l'Eucharistie. Favre se retourna alors vers l'autel et, avant de prendre le Pain vivifiant, prononça son voeu d'une voix claire et distincte que tous purent entendre.

17. J'oserai, là-dessus, dire à Votre Paternité qu'il y avait, chez ces premiers Pères de la Compagnie qui se consacrèrent alors à Dieu, vraiment du fond du coeur, une telle allégresse, un tel renoncement à soi-même, une telle espérance en la divine miséricorde, au

---

(1) Il s'agit de la rénovation des années 1535 et 1536. Ignace partit en Espagne en avril 1535. De là, il gagna l'Italie pour y attendre les compagnons...

(2) Il semble bien que le Jay assista à l'une et à l'autre, car il arriva à Paris en octobre 1534;"peu après son arrivée à l'Université de Paris", nous a dit Rodrigues lui-même, plus haut(n.10), il fit les Exercices sous la conduite de Favre et adhéra aux 7 compagnons.Favre et Polanco affirment que Le Jay, Broët et Codure assistèrent à la rénovation de 1536; ils n'excluent pas la présence de Le Jay en 1535.

moment où ils offraient leur holocauste que, lorsque j'y pense, ce qui m'arrive souvent, une immense ardeur m'envahit, ma piété se renouvelle et s'accroît, et j'éprouve une incroyable admiration. Grâces soient à jamais rendues à Dieu ainsi que d'éternelles louanges, de ce qu'Il s'est ainsi souvenu de nous et nous a prévenus de sa miséricorde.

18. Après la cérémonie, les Pères passèrent le reste de leur journée en grande liesse et exultation, près de la fontaine où saint Denys, dit-on, portant son chef, lava le sang qui lui coulait du corps. Elle est au pied de la montagne, en face de la chapelle où ils avaient prononcé leurs voeux; ils devisaient de l'ardeur et de l'élan qui les poussaient à se donner à Dieu. A la tombée du soleil, ils rentrèrent chez eux, louant et bénissant Dieu.

19. A partir du moment où les Pères commencèrent à discuter entre eux de ce nouveau genre de vie à fonder, ils estimèrent toujours qu'il fallait unir à leurs études l'usage fréquent des sacrements. Tous les dimanches et aux principales fêtes de l'année, ils se purifiaient par le sacrement de Pénitence et recevaient le Corps du Christ. Leurs propos et leurs exemples engagèrent un bon nombre d'étudiants et de gens de Paris à fréquenter les sacrements. L'intraitable ennemidu genre humain, le diable fut bouleversé par cette nouveauté; il prévoyait peut-être qu'il en subirait des pertes considérables. Il persuada quelques étudiants espagnols à dénoncer Ignace à l'Inquisiteur de la ville. Dans leur illusion et leur zèle excessif, ils vont trouver le juge et lui disent que, à leur avis, Ignace empoisonne les gens secrètement par ses doctrines fausses et contagieuses; ils n'apportent rien de certain cependant. L'Inquisiteur, avec diligence,

fait enquête: il constate qu'ils se trompent complètement et qu'Ignace propose de pieuses et saintes méditations sur les choses divines. Il en prend occasion pour nouer amitié avec Ignace et les autres compagnons; dans la suite, il leur demeura toujours fidèle (1).

20. Cette épreuve fut dans la suite très profitable. Car, plusieurs années plus tard, dans la violente tempête de fausses accusations qui survint à Rome, on reprochait surtout aux Pères comme je le détaillerai plus loin, d'être des fugitifs et d'avoir quitté Paris pour inculpation d'hérésie. Par une immense miséricorde de Dieu, qui règle tout avec sagesse, il arriva que l'Inquisiteur de Paris se trouva à Rome à ce moment même. On l'interrogea soigneusement à ce propos(2). Il dit beaucoup de bien des Pères: il avait apporté grande diligence dans son enquête sur leur conduite et sur leur vie; enfin, il s'étendit longuement sur leur innocence, l'intégrité de leur vie et l'authenticité de leur religion. Loin d'avoir encouru le soupçon d'hérésie, disait-il, ils avaient tous laissé de grands regrets, à leur départ de Paris.

---

(1) Ignace fut accusé devant l'Inquisiteur F. Valentin Liévin, peu avant son départ en Espagne; pour cette raison, Ignace voulait qu'on hâtat la sentence. L'Inquisiteur s'y refusant toujours, Ignace s'amena chez lui avec un notaire et des témoins. En leur présence, l'Inquisiteur fit l'éloge d'Ignace et lui demanda copie des Exercices...
(2) En 1538, ce n'est pas Valentin Liévin, mais Matthieu Ory qui vint à Rome. Il avait jugé Ignace, à Paris, en 1529...

21. Pendant ce temps, Ignace souffrait de sa santé; de grandes douleurs d'estomac surtout l'épuisaient. L'avis des médecins et les instances des compagnons le décidèrent à rentrer en Espagne et à voir si le changement de pays et l'air natal ne lui rendraient pas un peu de santé; dans son état actuel, il ne pouvait rien faire. Naturellement, les compagnons s'affligeaient de cette absence de leur Père, mais leur ardeur à poursuivre leur dessein n'en était pas refroidie. Leur espérance et leur courage reposaient en Dieu. Tout comme chacun avait, par soi et de lui-même, avant d'apprendre l'appel et les desseins des autres, senti naître ses propres aspirations à cette nouvelle forme de vie, tout ainsi chacun avait résolu fermement de mettre la main à la charrue et de ne point regarder en arrière, même si les autres défaillaient. Ignace retourna donc en Espagne un an et plus avant le départ de Paris des compagnons (1).

D'Espagne, ayant refait sa santé, il gagna Venise pour y attendre les Pères, comme il avait été convenu.

22. La date fixée pour la fin de leurs études théologiques et leur départ de la ville approchait. Une lettre d'Ignace leur apprit qu'il était rendu à Venise. Ils jugèrent donc qu'il fallait avancer leur départ de Paris fixé au 25 janvier 1537, jour de la conversion de saint Paul, et partir, comme il arriva, le 15 novembre 1536. Leur raison pour avancer ainsi leur départ fut qu'ils craignaient d'être retardés par les difficultés et les risques du voyage.

---

(1) Ignace, nous l'avons dit, vint en Espagne, au mois d'avril 1535;les compagnons quittèrent Paris le 15 novembre 1536.Ignace quitta l'Espagne et gagna l'Italie vers la fin de cette même année 1535;c'est là qu'il attendit les compagnons.

La route de France en Italie et dans les autres pays était fermée par suite de la guerre très sérieuse que nos péchés avaient suscité entre les rois de France et d'Espagne (1).

23. Avant leur départ, les Pères allèrent rendre visite à deux universitaires de grande sagesse, honorés du titre de docteur, et leur exposèrent leur dessein. Ceux-ci louèrent le projet, le portèrent aux nues, mais montrèrent qu'il comportait beaucoup de difficultés et de risques. Un autre docteur que recommandaient sa piété et son savoir, sans rien connaître des idées des autres, apprenant le projet de Favre de quitter Paris, lui dit : "Est-ce vrai ce qu'on dit, Favre ? Tu quittes les parisiens ? Tu quittes Paris, malgré ce qu'il en coûtera à ton âme? Mon avis assuré est que tu ne peux quitter Paris sans commettre un péché mortel. Car tu prives une multitude d'hommes d'une aide certaine pour aller, de façon incertaine, te dépenser au salut d'autres hommes. Ne crois pas que je parle à la légère: tu peux, si tu veux, réunir tous les docteurs de la Faculté de théologie de P aris: je te confirmerai mon avancé par les raisons les plus solides". Mais la divine Providence en avait disposé bien autrement.

---

(1) En 1536, le roi de France, François Ier, occupa la Savoie et Turin; la guerre éclata alors avec Charles V, qui envahit la Provence. La guerre faisant rage en ces régions, les compagnons durent gagner Venise par la route la plus ardue de la Lorraine, l'Allemagne et la Suisse. (V. infra n. 25)...

24. Il arriva aussi, à la même époque, alors que les Pères préparaient leur départ, qu'un messager apporta, de Pampelune à Xavier, la nouvelle inespérée de son élection au chapître de la ville. Un homme hésitant et changeant aurait pu en être troublé. Xavier méprisait ces titres et d'autres plus considérables encore.

Voilà brièvement ce que j'ai pu écrire sur la Compagnie en ses débuts à Paris; je l'abandonne au jugement de ceux dont la mémoire est plus fidèle.

* * * *

Chapitre III

25. Les compagnons décident de passer par la Lorraine. - 26. Départ de Paris des premiers compagnons. - 27. Leur arrivée à Meaux. Un Père est guéri d'une tumeur. - 28. Ils vont presque chaque jour au sanctuaire de saint Fiacre. Fait merveilleux attribué au saint. - 29. Leur façon de voyager en France. - 30. On délibère sur la façon de pratiquer la pauvreté durant le voyage et sur l'organisation du groupe: iront-ils tous ensemble ou par groupe ? - 31. Deux jeunes, à toute bride, les rejoignent à leur sortie de Meaux. - 32-33. Leur comportement dans les auberges. Discussions avec des hérétiques. - 34. Arrivée en Lorraine. Ils visitent le sanctuaire de saint Nicolas. - 35. Bataille d'un Père avec un campagnard. - 36. Arrivée en Allemagne. Ils

se déclarent des pèlerins en route vers Lorette, en Italie. - 37. Difficultés du voyage. - 38. Arrivée à Bâle. - 39-40. A travers la Suisse. Discussion avec un prêtre hérétique. - 41. Arrivée à Constance.

25. La traversée de la France par des Espagnols, alors qu'une telle guerre faisait rage entre ces rois redoutables, paraissait une entreprise extrêmement difficile. Toute chose considérée, le plus sûr parut de passer de France dans le duché de Lorraine, alors en paix avec et les Français et les Espagnols et lié aux uns et aux autres par un traité d'amitié. Ce pays en effet, par une partie, touche à la France, par une autre, à des terres de Belgique et, par une troisième, avoisine la Suisse. C'est par là qu'ils comptaient entrer en Allemagne, où Français et Espagnols pourraient faire route; le voyage serait plus long mais un peu plus sûr. Ce parcours de Paris à l'Italie ressemblait à une demi-lune ou aux deux côtés d'un triangle, tandis que, en ligne droite, il eût suffi de suivre le troisième côté. Contraints par la nécessité, ils choisirent la route longue mais un peu plus sûre (1).

---

(1)... Rodrigues est la source la plus abondante sur le voyage des compagnons... Le Père Schurhammer a étudié avec le plus grand soin le voyage des compagnons de Paris à Venise. Il le décrit dans son ouvrage François Xavier, I, v.265-283. Nous résumons le résultat de ses recherches.

Partis de Paris le 15 novembre 1536, ils arrivèrent à Venise le 8 janvier de l'année suivante. Ils faisaient chaque jour environ 50 kilomètres. Voici le nom des principales villes où il est certain, ou du moins probable, qu'ils s'arrêtèrent.

Nous ajoutons...(v/ p. 30).

26. Voici le costume dans lequel les Pères quittèrent Paris: ils portaient la longue robe usée des étudiants de Paris; à la main, un bâton; sur la tête, un chapeau à poil; sur le dos, une besace de cuir renfermant leur bible, leur bréviaire et quelques écrits. A leur cou, pendait très visiblement leur chapelet. Pour n'être point gênés dans leur marche, ils avaient relevé et retenu par un ceinturon les bords de leurs amples vêtements. Le jour où ils quittèrent Paris, entre les mains de la Bonté divine et de la grâce de Dieu, ils éprouvaient une telle joie et rayonnaient un tel air de fête qu'ils semblaient, dans leur allégresse, ne pas toucher terre.

---

(1) suite de la p. 29...
Nous ajoutons la date probable et la distance d'avec la ville principale: 15 novembre, départ de Paris; 16 novembre, Meaux (45 km.); 17, Château Thierry; 18, Epernay (142 km.); Sainte Menehould (200 km.); Verdun (245 km); 23-25, Metz (300 km.; ils y passèrent 3 jours); 25, Pont à Mousson (330 km.); 26, Nancy(358 km.); Saint-Nicolas du Port(371 km.); Lunéville; 27, Blamont (420 km.); Sarrebourg; 28, Saverne (470 km.); 29, Strasbourg (520 km.); 3 décembre, Bâle(à 130 km. de Strasbourg; 3 jours de repos);Rheinfelden; Frick (35 km.); Brugg(50 km.); Baden (60 km.); Kaiserstuhl (?) (75 km.); Winterthur (110 km.); Frauenfeld (130 km.);Pfyn (140 km.);Reinfelden(155 km.); Constance '175 km.). Après Constance, nos documents ne nomment aucune autre ville que Trente. Les compagnons abordèrent, semble-t-il, la rive nord du lac de Constance par les villes de Meersbourg(10 km.); vers le 9 décembre, Lindau(50 km.),dernière ville infestée d'hérésie sur la route des compagnons; Bregenz,Feldkirch,probablement par Ruschen-Scheideck;Merano;Bolzano; Trente. De là,ils firent route, semble-t-il par Volsugana, Bassano, ou, moins probablement Feltri;de là, Castelfranco,Mestre, jusqu'à Venise(à170 km. de Trente).

27. Quelques-uns étaient partis environ cinq ou six jours avant les autres et devaient les attendre à Meaux. A Paris, pendant ce temps, on distribua aux pauvres tout ce qui restait. Meaux est, je crois, à 48 milles de Paris. La première nuit qu'ils y passèrent, une grosse tumeur sanguinolente apparut à l'épaule d'un Père; elle faisait peur à voir et repoussait. Toute la nuit le Père gémit et souffrit se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sur le sol qui lui servait de lit. Il était fort chagriné et craignait que cette tumeur ne l'empêchât de continuer sa route. Quand il fit clair et qu'il fut temps de partir, le Père eut beau regarder, il ne vit plus de tumeur ni même de trace (1).

28. Vous me pardonnerez, très révérend Père, si je m'écarte un moment de mon propos pour rapporter un fait aussi agréable qu'admirable. Nos Pères attendaient à Meaux leurs compagnons; dans l'intervalle, la plupart se rendaient presque chaque jour entendre la messe au sanctuaire de saint Fiacre, à environ deux milles de la ville. Ce saint Fiacre, à ce qu'on dit, était le fils héritier d'un roi d'Angleterre. Le désir du royaume éternel l'embrasa; il abandonna le royaume de la terre et se retira en des terres éloignées. Les siens eurent beau le chercher pendant un certain temps, il ne reparut jamais. Il vécut là, seul, inconnu de tous, dans une extrême pauvreté. Il vint enfin en ce lieu et se retira dans une forêt alors très épaisse, que la construction qu'il éleva rendit célèbre. Un jour qu'il se préparait à se bâtir une cellule en planches, il désigna de sa canne un endroit. Les arbres qui s'y

---

(1) De l'avis des historiens,... il s'agit de Simon Rodrigues.

pressaient, ébranlés jusqu'aux racines, tombent d'eux-mêmes et suivent celui qui a fait le geste. Une vieille femme, par hasard, vit la merveille; elle pousse des cris, s'exclame, traite l'homme de grand sorcier. Fiacre s'afflige de ce qu'on l'a vu; s'asseyant sur la pierre très dure qui lui offrait un siège très commode, comme si elle eût été de sable mou (j'ai vu la pierre; elle porte encore l'empreinte de celui qui s'est assis), il demande à Dieu qu'aucune femme, puisque cela était interdit pendant sa vie, n'ait accès au lieu de sa sépulture. Aussi repose-t-il aujourd'hui dans la chapelle, dont il avait fait jadis sa demeure, entouré d'une clôture de fer, pour éviter que la gent féminine ne mette, à son insu, le pied là d'où elle ne pourrait le retirer; ce qui est arrivé à plusieurs qui méprisèrent l'interdit, répète-t-on couramment.

29. Revenons à notre récit. Ayant distribué aux pauvres ce qui leur restait, les compagnons du second groupe quittèrent Paris. Ils avaient fait à peu près une journée de marche; près d'une auberge, sise à quelque distance de la route, des paysans et des soldats français les virent passer; étonnés, ils leur demandèrent : "Qui êtes-vous donc ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?". Les Espagnols ne dirent mot et les Français prirent la parole: "Nous sommes des étudiants de Paris". Un soldat insistait: "De quel pays êtes-vous ? Etes-vous des carmes, des moines ou, du moins, des clercs ?" "Allons! approchez, que nous sachions qui vous êtes". Une vieille (1) qui était là dit au soldat: "Laissez-les donc, laissez ces hommes. Ils s'en vont réformer une province (2)". Les soldats s'esclaffent et les Pères continuent leur route.

---

(1) Selon Laynez(FN, I, 108),c'était "un homme".
(2) Laynez (FN.108)donne le texte français: "Y vont à réformer quelque pays".

Tant qu'ils traversèrent la France, ce furent toujours les Français qui répondirent aux questions, se mêlèrent aux conversations et parlèrent pour les Espagnols (sauf pour les deux Espagnols qui possédaient très bien la langue (1).

Si la conversation tombait sur leur pays d'origine, les Français aussitôt nommaient la région d'où ils venaient; si on interrogeait à part les Espagnols, ils se déclaraient des étudiants de Paris. Grâce à ces réponses générales, on ne put jamais savoir qu'il y avait des Espagnols dans le groupe. Un jour cependant qu'un des Espagnols parlant bien le français faisait route avec un soldat français, celui-ci lui demande à part d'où il venait : "Je suis étudiant à Paris", dit l'Espagnol. Le soldat insiste : "C'est de ta patrie qu'il s'agit: D'où viens-tu ?" Le Père répète sa chanson. Le soldat irrité: "Mais, grosse bête, je le sais bien". Et il le planta là.

30. S'étant tous retrouvés à Meaux avec grande allégresse, ils commencèrent à discuter de certaines choses: d'abord, devaient-ils entreprendre leur pèlerinage sous les auspices de la pauvreté, en demandant l'aumône de porte en porte, ou plutôt emporter assez d'argent (ils en avaient encore un peu avec eux) pour se rendre jusqu'à Venise ? Ensuite, devaient-ils aller tous ensemble ou en deux groupes, ou du moins deux à deux ? Ils recommandèrent la chose à Dieu, ils se confessèrent et reçurent la sainte Communion. Il leur parut qu'ils devaient aller à pied, comme ils l'avaient décidé auparavant; plutôt que de quêter,

---

(1) L'un des deux était sûrement Xavier, l'autre peut-être Laynez.

emporter l'argent qui semblait nécessaire pour se rendre à Venise; enfin ne se séparer d'aucune façon. Ils devraient faire route en pays hérétiques, en hiver, alors que les chemins sont tous couverts de neige; ils pouvaient, à cause du froid, tomber malades, rencontrer des dangers qui les retarderaient dans leur voyage et leur dessein. Ayant pris ces dispositions, ils quittèrent Meaux en remerciant Dieu. En route, ils passaient tout le temps ou une bonne partie du temps à prier, à supplier Dieu, à lui adresser leurs aspirations ou leurs pieuses méditations. Quand on leur demandait où ils allaient, ils répondaient : "Au sanctuaire de saint Nicolas, en Lorraine", bien connu pour les nombreux pèlerins qui s'y rendent; ils y allaient aussi.

31. Ils avaient à peine quitté Meaux et fait deux ou trois jours de route, débordants de joie et exultants dans leur entreprise, quand deux jeunes hommes à toute bride les rejoignirent. Ils avaient appris leur départ de Paris et accouraient en toute hâte. L'un d'eux était le frère d'un compagnon (1); l'autre, non seulement était de la même nation et de la même race, mais lié encore à ce compagnon par une très vieille amitié. Ils abordent ce compagnon, lui demandent comment il est, ce qu'il a dans la tête, ce qu'il poursuit. Ils lui remettent sous les yeux les dangers d'une époque si troublée, enfin, par tous les moyens, tentent de l'ébranler dans son propos. Le frère cherche à détourner son frère, l'ami à retenir son ami; les deux lui adressent la même mise en garde; qu'il pense bien à ce qu'il fait, qu'il soit prudent, qu'il n'agisse pas avec précipitation. Ils insistent de façon pressante pour qu'il ne brise pas sa

---

(1)Il s'agit de Sébastien Rodrigues, frère de Simon.

carrière, ne gaspille pas à la légère les espoirs qu'il a fait naître, qu'il ne s'expose pas aux coups certains de l'indigence, du déshonneur, de l'ignominie, ni brave tant de travaux et de dangers. Bref, pour l'ébranler en sa résolution, ils emploient tout ce que la tendresse la plus chère ou l'amitié la plus empressée peuvent trouver. Loin de céder, le compagnons les engage à partager sa vie. Pas plus qu'ils n'arrivent à le tirer de son dessein, il ne peut les arracher à leur vie. Les deux jeunes se séparèrent donc du compagnon dans une grande tristesse et regagnèrent Paris. Du même coeur qu'auparavant, les compagnons poursuivirent leur voyage.

32. Ils avaient l'habitude, en ce voyage, quand ils entraient dans une auberge, de s'agenouiller sous les yeux de tous, de remercier Dieu de ses bienfaits, et surtout de ce qu'ils étaient arrivés là sains et saufs. De même, quand ils quittaient l'auberge, ils demandaient à genoux à Dieu un voyage heureux, son aide et sa protection dans tous les évènements. Cela étonnait fort les gens dans les auberges, surtout les hérétiques en Allemagne. Bouleversés devant ces étrangers parlant une autre langue et vêtus autrement que les autres, ils s'empressaient d'appeler des gens sachant bien le latin. Ils sont pires que les autres, plus endurcis et plus obstinés; aussi harcelaient-ils nos gens, pour engager une discussion. Ceux-ci, loin de s'y refuser, même devant les pires dangers, leur exposaient, sans jamais se dérober, la fausseté et le vide de leur position; ils avaient résolu de le faire, même au risque évident de leur vie. Ces disputes furent très fréquentes et il serait long de les raconter. Comme j'entends faire court, je les laisse de côté.

33. En quittant la France, comme pour lui dire adieu, les compagnons se purifièrent de leurs fautes et se fortifièrent du très saint Corps du Christ. Après le dîner, un noble Français se présenta avec une troupe considérable d'hommes en armes et engagea une violente dispute contre la foi catholique romaine; nos gens lui firent bonne réponse et il partit.

34. Arrivés en Lorraine, ils coururent un très grand danger; ils craignirent qu'on ne reconnût les Espagnols, les dépouillât et les fît prisonniers. La région en effet regorgeait de soldats français qui, par ce coin de Lorraine, avaient fait irruption dans une province belge. Devant leurs nombreuses déprédations, leurs folles équipées en tous sens, les bouleversements qu'il y avait partout, les Lorrains eux-mêmes n'osaient se risquer sur les routes; on s'étonnait que les Pères eussent échappé aux mains des soldats indisciplinés et sans aucun respect pour la religion, qui, pour assouvir leurs passions, s'abandonnaient à toutes les fantaisies de leur audace effrénée. Ils tombèrent une fois, à Metz, sur une armée complète - c'est le lieu que je me rappelle -. Pour se défendre contre la licence des soldats, on avait fermé les portes et fortifié toutes les entrées; ce fut à grand peine que nos Pères, à titre d'étudiants allant au sanctuaire de saint Nicolas, furent admis dans la ville, au milieu de paysans qui avaient abandonné leurs terres et leurs champs et fuyaient l'audace effrontée de soldats à l'affût d'un mauvais coup.

Les compagnons demeurèrent trois jours en cette ville, jusqu'à ce que l'armée fut partie ailleurs. Ils allèrent de là visiter le sanctuaire de saint Nicolas. Il est presque à l'extrêmité de la Lorraine

contigüe à l'Allemagne. Les gens de la ville disaient que les Pères ne leur arrivaient pas de la terre mais du ciel, tant, sur les routes, il y avait de dangers et de risques.

35. Pendant qu'ils étaient là, un des Pères eut l'idée de rencontrer quelqu'un qui ressemblât aux anachorètes et aux pères qui jadis vécurent dans les vastes solitudes d'Egypte. Il apprit, sur les dires de quelques-uns, qu'à environ deux milles de la ville, quelqu'un vivait à l'écart, seul, dans une petite maison. A l'insu de ses compagnons, le Père s'empresse de s'y rendre; il trouve la maisonnette presque en ruines et abandonnée. Il avait fait un mille sur le chemin du retour lorsqu'un homme vigoureux surgit devant lui dans un terrain plat. Il l'interpelle: "Il faut que tu saches qu'une très belle jeune fille t'attend là (il pointait du doigt l'endroit) et désire vivement te parler. Viens donc, je vais te conduire". En même temps, debout au milieu du chemin, il empêchait le Père d'avancer. Il ajoute : "Tu peux regarder partout; tu ne pourras d'aucune façon t'enfuir d'ici sans aller voir la très belle jeune fille. Suis-moi, je vais te conduire". L'affaire alla si loin que les deux hommes en vinrent aux prises; comme aucun n'arrivait à jeter l'autre par terre, le campagnard furieux s'écrie: "C'est à moi que tu fais cela ? Tu oses te battre avec moi?" Le Père souhaitait vivement se déprendre de l'homme; il ramasse ses forces, donne un grand coup et rejette l'homme loin de lui. L'autre barre au Père la route de la ville. Alors, le Père, encore novice et peu entraîné dans ce genre de combat, pense qu'il pourra s'échapper s'il retourne au plus vite à la maisonnette; il y court à toute allure. Son ennemi l'y suit aussi vite. Le Père s'agenouille devant l'autel, prie un moment et,

par une autre porte, s'enfuit vers la ville, poursuivi par le campagnard. Les voici aux prises de nouveau, au même endroit qu'auparavant. Le Père réussit à s'arracher des mains du campagnard et s'enfuit de toute la vitesse qu'il peut; il arrive dans la banlieue; il en avait parcouru une bonne partie quand il aperçoit son ennemi arrêté sous un portique, lui faisant du doigt levé des menaces, comme s'il lui disait: "Tu me le paieras un jour, toi oui, tu me le paieras". Le Père dans sa fuite ne se croyait vu de personne car il ne voyait point d'yeux tournés vers lui. Epuisé par la lutte et la course, il était tout en sueur malgré le grand froid, quand il arriva auprès de ses compagnons. Il ne leur dit pas un mot de l'incident (1).

36. Ils quittèrent la ville et, après deux ou trois jours, entrèrent dans une autre ville d'Allemagne favorable à l'empereur et roi d'Espagne Charles V (2). Les magistrats, apprenant leur arrivée, les firent venir. Les Français restèrent à la maison et les Espagnols allèrent rendre compte de leur voyage. Interrogés sur ce qu'ils étaient, ils répondirent qu'ils étaient Espagnols, ayant étudié à Paris, en route vers Notre-Dame-de-Lorette, en Italie; ils avaient en effet arrêté ce projet. Ils firent avec soin la même réponse dans toute l'Allemagne. Après les avoir entendus, on les laissa partir en leur souhaitant bonne chance et bon voyage. L'un des magistrats, en sortant de l'assemblée, aborda les Pères en latin et leur dit bien des choses contre le pèlerinage de Lorette. Les compagnons répondirent très bien à ses dires futiles qui tombaient d'eux-mêmes.

---

(1) Cela arriva à Simon Rodrigues, comme il est clair...
(2) Strasbourg.

37. De là, les Pères mirent plus d'un mois et demi pour arriver en Italie. En ces terres d'hérésie, sous les rigueurs du froid, ne connaissant ni la langue ni les chemins (que la neige partout, nous l'avons dit, recouvrait et cachait), ils prenaient pour guide Dieu, à qui ils s'étaient remis tout entiers, en qui ils avaient mis leur espérance. Par sa grâce et son amour, c'est avec une joie extrême et une incroyable allégresse qu'ils affrontaient toutes les difficultés et même le danger de mort. Tout leur semblait moindre que ce qu'ils souhaitaient de grand coeur souffrir pour Dieu.

38. Après quelques jours, ils arrivèrent à Bâle, ville célèbre d'Allemagne. Ils étaient fatigués du voyage, presque épuisés par la rigueur du froid et de la neige; ils s'y reposèrent près de trois jours. On vint souvent, en cette ville, discuter avec eux sur la foi. Nos gens s'opposèrent hardiment à ces contradicteurs; ils réfutaient leurs erreurs et défendaient avec force la sainte vérité de l'Eglise romaine. Cette malheureuse et infortunée cité avait abandonné la vraie foi; on ne voyait plus trace du culte divin sinon les prédications. L'église était splendide, l'édifice très beau. A la place des autels et des statues des de saints, il y avait plusieurs roues pour fabriquer des cordes. Les hérétiques de la ville, dont les parents avaient eu leur sépulture dans l'église, n'y enterraient pas leurs morts non plus que dans le cimetière voisin. A l'instar des catholiques qui vont porter les chiens morts ou les autres animaux en putréfaction dans un dépotoir hors de la ville, les hérétiques de Bâle portaient leurs morts dans un champ acheté par la communauté, sans croix en tête, sans

flambeaux allumés, sans prières pour les morts ou autres cérémonies ou rite funèbre, puisqu'ils étaient déjà condamnés aux supplices de l'Enfer. Dans ce "temple", gisaient sous la terre les grands champions de l'hérésie : Zwingle (1) et Oecolampadius, plusieurs autres ainsi qu'Erasme de Rotterdam (2). Charles Stadius demeurait alors dans la ville et, grand maître d'hérésie, y répandait cette peste; la plupart des autres plus haut nommés lui ressemblaient. Il faut savoir que les hérétiques, ceux de Bâle comme des autres villes, sont de pauvres fanatiques qui ont perdu la tête. Que Dieu, qui seul toujours a pitié et pardonne, les enveloppe un jour de sa miséricorde.

39. Les compagnons ignoraient la langue allemande et ne pouvaient s'enquérir de leur route; ils s'égaraient donc souvent, gravissant des montagnes, descendant dans des vallées où la neige leur montait au-dessus des genoux. Mais Dieu les tira de ces dangers et de tous les autres. Un jour, s'étant égarés hors de leur route, ils parvinrent de nuit à un bourg qui n'avait peut-être pas encore abjuré la foi catholique mais qui n'en était pas loin. Ils entrèrent à l'auberge. Toute la nuit, on y but, banqueta, chanta et dansa en l'honneur du curé de la place qui venait de se marier. Notre marié, qui n'était pas du commun, était tout joyeux; il portait au côté une grande épée; il en faisait parade et en redressait la pointe derrière lui, comme un fanfaron.

---

(1) Rodrigues se trompe. Zwingle mourut le 11 octobre 1531, à Kappel, dans la guerre contre les catholiques. Son corps fut démembré et brûlé.
(2) Erasme était mort à Bâle, quelques mois avant le passage des Pères...

40. Dans une autre ville, à environ 16 milles de Constance, le pasteur aussi s'était marié et comptait une nombreuse maisonnée de fils. Il était bien au courant des idées empoisonnées de l'hérésie et se prétendait assez versé dans les lettres. Apprenant l'arrivée de nos Pères, il vient les trouver entouré de six ou sept citoyens importants; malgré que les Pères soient très fatigués du voyage, il veut leur opposer ses objections contre la foi catholique. La dispute fut si longue que notre curé dit, au bout de quelques heures: "Voici que la tiède nuit tombe des cieux et les astres qui s'éteignent nous invitent au *repas* (En. II, 8-9). Je veux que demain - ce sont ses paroles- vous veniez chez moi et voyiez mes enfants et mes livres. Mettons-nous donc à table; après le souper, nous reprendrons la discussion". La suggestion fut agréée. Nos hôtes reprirent: "Nous allons tous manger à la même table?" - "Non, dirent les Pères, manger avec des hérétiques, avec des hommes qui ont quitté l'Eglise ? Absolument pas ! Non, jamais !" Le zèle de la foi les enflammait. Le prêtre sourit et s'installa avec ses compagnons à une autre table. Après le souper, la dispute reprit, avec une telle vigueur et une telle efficacité de la part de l'un de nos Pères (1) qui malmenait affreusement l'hérétique, que le clerc, empêtré jusqu'au cou, finit par dire: "Je suis certainement enferré". Un autre Père là-dessus ajouta: "Pourquoi alors embrassez-vous un parti que vous ne pouvez défendre?". L'autre, simulant qu'on l'avait offensé, se leva furieux et menaça les Pères de les mettre aux fers. "Vous serez demain en prison et je vous apprendrai si je sais ou ne sais pas défendre mon parti". Il leur jette

---

(1) Orlandini dit qu'il s'agit de Laynez...

en allemand je ne sais quelle invective et quitte l'auberge. Les compagnons étaient heureux d'avoir eu cette occasion de souffrir et de braver la mort pour la foi catholique. Leur seul regret était qu'on les séparerait les uns des autres. Pendant la nuit tous adressèrent à Dieu leurs supplications; le matin, comme l'aube blanchissait, un homme entre dans la pièce: haut de taille, admirablement bâti, la figure éclatante et douce, il pouvait avoir autour de trente ans. Regardant les Pères avec un sourire, il leur dit en allemand: "Suivez-moi, je vais vous conduire". Tous aussitôt, sans le moindre désaccord, le suivent en se confiant à lui. Lui, les amène hors de la ville, leur fait traverser des routes pendant environ 8 milles et les met sur le chemin du Roi. Souvent, en cours de route, il se retourne vers eux, les regarde et leur sourit aimablement, la figure avenante et toute joyeuse. Il les invite au courage et à ne craindre ni ruse ni danger. Une partie de la route semblait particulièrement difficile; il se trouva qu'elle était dégagée de tous côtés, sans neige et très facile. Un des compagnons observait le terrain de côtés et d'autres et se demandait si la route était fréquentée. Il avait beau regarder, il ne voyait aucune indication du chemin du Roi ni d'aucune route transversale. Etonné de cette nouveauté et de ce qe que la partie la plus ardue n'avait point de neige tandis que le reste en était couvert, il se disait: "Qui est donc cet homme qui connaît si bien ces chemins inconnus ?" Dieu dont la Providence est en toutes choses admirable réservait ces hommes pour de plus grandes entreprises et il les sauva par une attention particulière du danger de mort qui, dans cette ville, les menaçait. Car il leur fit retrouver, grâce à leur guide, le chemin du Roi, où l'on apercevait les traces des voyageurs qui les avaient précédés. Enfin, ce guide aimable et fort amical

leur indiqua du doigt la route à suivre et, avec le sourire et la joie sur sa figure modeste et grave, les quitta aimablement (1). Lui parti, les compagnons se sentirent seuls, perdus et sans appui.

41. Ils arrivèrent à Constance qui avait déjà, à cette époque, toute entière, abandonné la foi catholique. Dans une église cependant, près des murs hors de la ville, on pouvait dire la messe; les assistants pour l'entendre devaient verser je ne sais quelle pièce d'argent équivalent à peu près à un denier. De là, les Pères, après avoir enduré de grands froids et diverses fatigues, gagnèrent une ville dont j'oublie le nom (2). A un mille de la ville, ils tombèrent sur un hôpital de galeux affreux et contagieux. Une femme âgée, apercevant les Pères le rosaire au cou, conjectura qu'ils étaient des catholiques et courut vers eux, les yeux au ciel, les bras en croix sur la poitrine, s'exclamant en allemand et baisant leurs chapelets. Les Pères ne comprenaient point ses paroles; à ses signes, ils devinaient qu'elle était catholique. Par ses gestes et ses signes, elle demanda aux Pères d'attendre; elle entre en hâte dans l'hôpital et en revient, la poitrine chargée de chapelets, de bras, de jambes et têtes ayant appartenu à des statues de saints que les hérétiques avaient indignement profanées. Les compagnons s'agenouillent sur le sol couvert de neige, se

---

(1) Cet homme conduisit les compagnons par le mont Ottenberg(671m.)à la route qui va de Frauenfeld à Constance.
(2) Lindau, probablement.

prosternent et baisent pieusement ces restes de statues de saints. La femme est toute réjouie, elle jubile, elle multiplie les gestes et ne peut contenir sa joie pendant qu'elle les accompagne dans la ville. A peine y est-elle entrée qu'elle se met à crier, à poursuivre de ses clameurs et de ses invectives - nous l'avons compris ensuite - les hérétiques : "Espèces de criminels et de menteurs, qui ne savez que tromper, en voici des chrétiens ! Vous me disiez, pour m'abuser, que tous les hommes avaient embrassé l'hérésie et sa peste. Vous êtes des menteurs, de fieffés menteurs. C'était faux. Vous vouliez me tromper. Vous n'arriverez jamais à me tromper. Je vous connais par le dedans et par le dehors".

Nous apprenons qu'ils n'ont jamais pu entraîner cette vieille, ni par menaces ni par dons, à embrasser l'hérésie. Jetée pour cela hors de la ville, elle habitait à l'hôpital avec les malades. Un hérétique, par la suite, répétait qu'elle était folle et plus entêtée que toutes les autres; "le monde entier aurait beau embrasser la vraie foi (il appelait ainsi ses erreurs), elle ne démordrait pas de ses idées et les défendrait obstinément". En cette ville, les Pères disputèrent souvent avec les hérétiques. Comme ils leur citaient des paroles de l'Ecriture, les hérétiques niaient la chose; ils ouvraient la Bible allemande traduite par Luther et voyaient le passage. Or, presque tous les passages étaient ou mal traduits ou supprimés.

Voilà ce que j'avais à dire sur notre pèlerinage en Allemagne. Nos Pères y eurent à souffrir bien d'autres épreuves et dangers. Pour ne pas être trop long, je n'en parle pas; je ramasserai en peu de mots ce qui leur advint après leur arrivée à Venise.

* * * *

Chapitre IV

42. Arrivée à Venise. On délibère sur ce qu'il faut faire. - 43. Etudes et travaux des compagnons. - 44. Un lépreux à l'hôpital des Incurables. - 45. Un Père guéri de la lèpre de façon étonnante, à l'hôpital des Saints Jean et Paul. - 46. Une possédée du démon. - 47. Les compagnons poussent à la réception fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. - 48. Pendant qu'Ignace demeure à Venise, les autres gagnent Rome. - 49. En route vers Ancône. Grandes difficultés du voyage. - 50. Traversée d'un fleuve. - 51. Durement éprouvés à l'hôpital de Ravenne. - 52. Conversion d'une pécheresse. - 53. Vente d'un bréviaire pour payer le passeur qui les a transportés à Ancône. - 54-55. Un des compagnons va quêter. Avec l'aumône, on rachète le bréviaire. - 56. Arrivée à Lorette. - 57. A Rome, chacun trouve refuge à l'hôpital de sa nation. - 58. Accueil bienveillant du Saint-Père.

42. Ils arrivèrent donc à Venise où ils trouvèrent avec grande joie Ignace qui les attendait. Aussitôt, on se mit à délibérer sur ce qu'on ferait avant de s'embarquer pour Jérusalem; cela donnait presque la moitié d'une année. On décida qu'on en donnerait une partie au ministère auprès des pauvres en les servant dans les hôpitaux, et une autre au voyage que l'on ferait bientôt à Rome pour obtenir la bénédiction du Souverain Pontife. Ils étaient en effet profondément convaincus

que, une fois obtenues la permission et la bénédiction du Saint-Père, ils verraient mieux dans leurs affaires, grâce à une aide plus marquée de la Providence toute puissante de Dieu. S'étant divisés en deux groupes, ils choisirent, pour se dépenser auprès des pauvres et des malades (1), les deux hôpitaux des Saints Jean-et-Paul et des Incurables. Ignace, installé ailleurs, leur faisait visite au lieu de leur travail et recevait aussi leur visite. Leur tâche à l'hôpital était de servir les mendiants, faire les lits, balayer la maison, laver tout ce qui était sale, laver les vases de nuit des pauvres malades, ensevelir et inhumer les morts, remplir les fosses qu'ils avaient creusées, enfin être au service de tous le jour et la nuit, avec diligence, ferveur, joie et allégresse. Cela inspirait aux hospitalisés la plus vive admiration. Le bruit s'en répandit dans la ville, des nobles et des personnes de haut rang en parlaient entre eux et venaient souvent les voir à l'oeuvre, émerveillés de leur sainteté et de leur savoir.

43. Je ne voudrais pas taire ici que, en plus des hautes études auxquelles se livraient nos Pères, et des grands travaux où ils s'épuisaient, ils avaient couramment avec les mendiants des entretiens spirituels très au point, et s'employaient au salut de leurs âmes avec la plus grande diligence, comme les circonstances le demandaient.

---

(1) Furent en service, à l'hôpital des Saints Jean-et-Paul - en plus du bachelier Hocès et de deux autres -, Rodrigues et, semble-t-il, Salmeron, fort lié à Gaspar de Datti, logé au monastère adjoint. A l'hôpital des Incurables, il y avait Favre, Xavier, Laynez et deux autres; Favre et Hocès entendaient les confessions.

44. Pendant qu'ils s'adonnent à ces tâches, chacun s'efforce, selon ses moyens, de surmonter les répugnances de la chair devant la puanteur des lieux, la malpropreté, l'aspect affreux des plaies. Le champ est immense et on pourrait en parler longuement; pour faire court, je m'en tiendrai aux limites que je me suis proposées et je ne rapporterai qu'un ou deux faits.

Il y avait, à l'hôpital des Incurables, un lépreux ou un malade qui en avait les signes. Il avait tout le corps couvert de gale. Appelant un Père, il lui demanda : "Je t'en prie, frictionne-moi le dos". Le Père lui rendit ce service avec empressement. Pendant qu'il le frictionnait, un dégoût violent le saisit, presque au point d'en vomir; il craint d'attraper la maladie. Attentif à se vaincre et à dompter ses impressions plus qu'à se garantir des suites, avec les doigts, il prélève du pus, le porte à sa bouche, le lape et l'avale. Le lendemain il raconta le fait à un compagnon en souriant et lui dit: "La nuit dernière, je rêvais que j'avais dans la gorge la lèpre du malade; j'avais beau tousser et cracher, je n'arrivais pas à la rejeter". Ainsi se vérifia, chez celui qui avait agi de bonne foi et par zèle de se vaincre, la parole du Christ: "Et s'ils boivent quelque poison mortel, ils n'en éprouveront aucun mal". (1)

45. Un autre pauvre lépreux s'était présenté, en pleine nuit, à l'hôpital des Saints Jean-et-Paul; l'infirmier refusait de le recevoir: il n'avait pas de lit disponible. Le mendiant insistait et l'infirmier de même persistait à le refuser.

---

(1) Il s'agit de François Xavier.

Un des compagnons (1) en eut pitié et supplia l'infirmier de le recevoir; "Je le prendrai dans mon lit". On accepte le pauvre et il le prend dans son lit. Le lendemain matin, le Père se leva tout couvert de lèpre, le pauvre avait disparu de l'hôpital. Le Père n'était pas attristé de se voir ainsi: "Ce n'est rien, frères, ce n'est rien". Seule, la peine de ses frères l'affligeait vivement. Le surlendemain, il se leva guéri; la lèpre avait disparu, comme si jamais il n'avait eu cette grave et dangereuse maladie.

46. A la cuisine de l'hôpital des Incurables, des femmes charitables habituellement préparaient le repas des malades, hommes et femmes. Lorsque les Pères y entraient prendre le repas de leurs malades, une femme les regardait de travers et les harcelait d'invectives et de propos désobligeants. Ce qui fit dire à l'un d'eux : "Je ne sais ce qu'elle a: chaque fois que j'entre à la cuisine, elle s'emporte et grommelle contre moi". L'autre lui répond: "C'est de même avec moi. Pour moi, c'est une énergumène. Une fois que je me trouvais là, par hasard, elle dit aux gens avec beaucoup d'attention et de façon appuyée: "Vous ne savez absolument pas qui sont ces hommes. Ce sont des gens importants et fort savants. J'ai tout fait pour les empêcher de venir ici, mais j'ai échoué". Le Père retint le propos et en vint à penser qu'elle était possédée du diable. Un jour qu'il entrait à la cuisine, elle le reçut avec des cris furieux. Pendant qu'il cherchait à l'apaiser par des paroles douces et aimables, elle saisit une marche et elle allait se jeter dans le feu. Une femme qui était là la retint et l'empêcha d'accomplir son dessein. Le

---

(1) Simon Rodrigues lui-même...

Père eut alors la certitude qu'elle était possédée; il lui prit la main et dit aux autres femmes: "Allons, laissez-la aller". L'énergumène, qui avait derrière elle le foyer, lui dit: "Si tu ne me lâches pas, je me jette dans le feu". Là-dessus, elle se renversa en cercle sans bouger de place; le Père l'avait à peine lâchée qu'elle touchait presque les flammes de la tête. Se redressant, elle remplit la pièce de cris épouvantables, les femmes en étaient terrifiées; beaucoup, à ces cris, accoururent; parmi eux, l'aumônier de l'hôpital. Il l'entraîna peu après à l'église et, au nom de Dieu, selon le rite de l'Eglise, il ordonna au démon impur de la quitter. Sommée de réciter le Credo, elle le fit d'une façon entrecoupée et avec des fautes, en sautant des bouts. Aux mots "Il reviendra dans la gloire juger les vivants et les morts", le diable poussa un gémissement perçant, affreux et pitoyable: "Ah, que ferai-je en ce jour terrifiant ?" La femme un moment s'arrêta, comme morte et ayant expiré. Je pourrais en dire long sur ce démon, mais il n'y a pas lieu d'aller, en ces matières, au-delà de ce qui peut servir.

47. C'est peut-être en dehors de mon propos, mais il faut savoir que dans l'Italie, à l'arrivée de nos Pères, on fréquentait si peu les sacrementsd'Eucharistie et de Pénitence qu'on faisait parler tout le monde si on se confessait et communiait tous les huit jours; les amis au loin en étaient informés par lettres comme d'une nouvelle dans le pays. D'autre part, on portait aux malades, le très saint et très auguste Corps du Christ, de façon si peu respectueuse, sans procession et sans aucun cortège, que Dieu dut faire un miracle et mettre les hommes à

l'école des ânes: "Interroge les bêtes de somme; elles t'instruiront" (1). Voici l'affaire. Un prêtre portait le Pain du ciel à un malade de la campagne, hors de la ville. Il rencontra dans le champ un troupeau d'ânes. Ceux-ci vinrent vers lui et, comme s'ils avaient compris, fléchirent les genoux et se prosternèrent de chaque côté de la route. Le prêtre, avec l'enfant qui seul l'accompagnait, émerveillé du fait et du respect rendu par ces bêtes au très auguste Sacrement, s'avance au milieu; les petits ânes alors se lèvent, dans l'ordre où ils se sont prosternés et, comme s'ils lui faisaient cortège, suivent le prêtre. Les gens auprès du malade étaient stupéfaits et se demandaient ce qu'annonçait ce prodige. Le prêtre et le servant, saisis d'admiration, racontaient ce que nous avons dit. Ayant réconforté le malade par le très auguste Corps du Christ, le prêtre sortit et bénit ceux qui étaient debout devant la porte. Alors, les ânes, qui eux aussi, semblaient attendre cette bénédiction, retournèrent à leurs pâturages, tout fiers, sautant et gambadant. On a interrogé avec grand soin là-dessus un grand nombre de témoins, et on a consigné le rapport dans les registres publics. A Venise, quand les Pères arrivèrent, les prédic ateurs le rapportaient couramment dans leurs sermons. C'est ce qui amena la fondation de la société ou Fraternité du Très Saint Sacrement de l'Eucharistie. Le miracle survint dans la république de Venise, dans une paroisse d'un bourg voisin de Hastiano, dont le nom, je crois, est Villeneuve. Hastiano est situé sur le domaine du collège de Padoue. Je me suis trouvé sur les lieux; j'ai mis beaucoup de soin pour faire établir la vérité des faits; c'est pour cela que je me suis permis d'introduire ici ce récit.

---

(1) Job, 12, 7.

48. Les Pères passèrent deux mois et demi dans les hôpitaux. Tandis qu'Ignace restait à Venise, les Pères partirent à Rome. Ils firent en ce voyage leur première expérience de la pauvreté. Ils ne vécurent en effet que d'aumônes sollicitées de porte en porte; ils couchaient, tantôt dans les hôpitaux, tantôt dans les greniers, parfois dans les étables, tombant de fatigue, les chaussures, les caleçons et les vêtements trempés. Pourtant, ce qui m'étonne beaucoup, ils ne prenaient aucune maladie. Ils avaient l'habitude, dans les hôpitaux, d'enseigner aux mendiants le catéchisme et les prières que ceux-ci ignoraient. Ils avaient un tel amour de la pauvreté et ils s'y adonnaient avec une telle fidélité qu'ils ne s'en écartaient pas de l'épaisseur d'un ongle; ils ne quêtaient que ce qu'ils jugeaient leur suffire présentement, sans rien garder pour l'avenir. Avec les gens qu'ils rencontraient, ils causaient de choses spirituelles avec simplicité et douceur; ils y passaient une bonne partie du voyage, ainsi qu'à réciter les litanies ou à chanter les psaumes de David. Des gens qui les observaient, voyant leur vie austère et réfléchissant à leurs saints entretiens et à leurs conversations sur la théologie,se disaient que ces hommes avaient dû être impliqués dans le sac récent de Rome (1527) et que c'était la raison pour laquelle ils s'infligeaient les plus rudes pénitences et s'en allaient à Rome demander au Souverain Pontife l'absolution.

49. En quittant Venise, ils se dirigèrent vers Ancône, sur l'Adriatique. Ils furent dans ce voyage, deux ou trois jours quasi sans nourriture; car jusqu'à Ravenne, ils ne trouvèrent aucun lieu où quêter. Le défaut de nourriture et la fatigue de la route les épuisèrent parfois au point qu'ils ne pouvaient plus ni avancer ni reculer.

N'espérant plus aucun secours des hommes, ils se recommandaient de tout leur coeur à Dieu, leur seul recours (1). Malgré ces difficultés, chacun se préoccupait plutôt des souffrances des autres et s'inquiétait de leurs misères et épreuves plus que des siennes. Ils étaient parfois si épuisés que certains, de lassitude, s'étendaient sur le sol, d'autres s'asseyaient par terre. L'un d'eux à l'écart des autres, dit à un compagnon qui s'était épuisé à Venise à ne pas manger: "Te rappelles-tu, Père, la pénurie que nous avons endurée à Venise, alors que nous ne songions même pas à notre mal et que, tous les deux, nous nous privions même du pain nécessaire pour nous soutenir ?" Sachant que l'autre le comprenait bien, il ajouta: "J'aurai soin que cela ne se reproduise, et je prendrai toujours, si je le puis, je le promets, le pain nécessaire pour soutenir mes forces et supporter les autres travaux". C'est par commisération pour ses compagnons affaiblis, épuisés et privés de tout secours humain, qu'il parlait ainsi, car il ajouta: "Si j'avais mes forces de jadis et ma vigueur qui s'en est allée avec les privations que nous avons tous deux endurées, faute de prendre ce

---

(1) Comme Rodrigues l'affirme un peu plus bas, les compagnons, après deux ou trois jours, arrivèrent à Ravenne, le dimanche de la Passion, le 18 mars. Il faut donc qu'ils aient quitté Venise le 16 ou le 17. La distance était de 112 kms.: 22 kms. jusqu'à Chioggra et 90 kms. de là à Ravenne. Ils passèrent dans ce voyage deux nuits... Le voyage fut très pénible; Rodrigues l'affirme ainsi que les autres écrivains. Le lieu en effet était quasi désert, il n'offrait aucune facilité de ravitaillement et il fallait traverser les bouches du Pô.

qu'il fallait pour soutenir nos forces, j'irais en quelque bourg du voisinage demander de quoi venir en aide aux Pères; j'en rapporterais de quoi les soulager dans leur dénuement". Enfin la Providence leur donna des forces et ils purent, malgré le peu de nourriture qu'ils eurent pour se refaire, poursuivre leur voyage.

50. Ils rencontrèrent un fleuve que les pluies incessantes avaient tellement grossi qu'il débordait d'un mille hors de son lit. Ils n'arrivèrent à mendier ce jour-là que deux petits pains, ce qui ne donna à chacun d'eux qu'un ou deux morceaux pour son repas, malgré que celui de la veille n'eût sûrement pas été plantureux. Au fleuve, les Pères demandèrent au passeur de les traverser; il refuse et déclare que c'est impossible. Pris par la faim et la nécessité de traverser, les Pères de nouveau le supplient tant qu'ils peuvent et le pressent de leur rendre ce service. Fatigué de leurs prières, il les transporte à un monticule sur l'autre rive et leur indique du doigt où et par où il faut aller. Les Pères firent ainsi un mille avec de l'eau, parfois jusqu'à la ceinture et parfois jusqu'à la poitrine. Sortant enfin de ces eaux qui avaient débordé, ils arrivèrent à un lieu planté de pins. Aussitôt, poussés par la faim, ils font tomber des noix de pin, les brisent et les mangent. C'était beaucoup de fatigue pour presque rien et une grande perte de temps; tous jugèrent qu'il fallait aller de l'avant. C'était le dimanche de la Passion; ce jour-là un Père qui depuis longtemps avait le pied couvert de gale, fut guéri (1). Enfin, à la nuit, on arriva à Ravenne, trempés, épuisés et affamés; ils trouvèrent gîte à l'hôpital.

---

(1) Jean Codure. Laynez donne son nom.

51. Trois compagnons s'étaient vu assigner le même hôpital. Le lit qu'on leur montra était assez malpropre et défraîchi; les draps étaient mouillés et très souillés de pus; cela n'empêcha pas l'un des trois compagnons de s'y coucher tout nu et un autre de s'y coucher avec ses vêtements. Le troisième, horrifié de ces saletés, alla dormir ailleurs. Réfléchissant ensuite sur sa conduite, il regretta vivement d'avoir été vaincu en ce combat. S'accusant de faiblesse, de laisser-aller, et de douilletterie, il souhaitait vivement pouvoir se reprendre. Dieu l'exauça. Se présentant avec un autre compagnon au refuge d'un bourg, la gardienne lui dit qu'il n'y avait qu'un lit; un malade y avait reposé, il était mort ce jour-là, d'une maladie de poux; les draps étaient propres; le malade n'y avait point reposé. On les avait mis sous son cadavre par respect pour la croix et pour les prêtres venus recommander sa dépouille à Dieu et la porter en terre. La femme en tout cela disait vrai, car les draps étaient encore humides d'eau bénite et tout couverts de gros poux produits par cette maladie. Le Père qui, après sa défaite, souhaitait se vaincre, saisit l'occasion. Avec entrain, il se jeta tout nu dans les draps; aussitôt les poux se dardèrent sur lui; toute la nuit, ils piquèrent et harcelèrent notre homme dépouillé, au point qu'ils le mirent tout en sueur. Le Père remporta la victoire sur lui-même et sortit de la lutte couvert de gloire. Son compagnon se coucha dans le même lit, mais en gardant ses vêtements.

52. Ils arrivèrent donc à Ravenne; de là, ils partirent en bande de deux ou trois, car les aumônes ne suffisaient pas partout à assurer la nourriture d'un groupe aussi nombreux. De plus, le temps était pluvieux et les pluies répétées faisaient déborder les fleuves. Les passeurs qui refusaient de les transporter gratis, leur créaient de

grands embarras. Ils devaient parfois, pour leur passage, donner une boîte de plumes et un encrier, d'autres fois, des pourpoints de lin. A Ravenne, un Père (1) qui quêtait de quoi louer une barque qui le transporterait avec deux compagnons au port voisin, arriva à une demeure qu'il ne connaissait point. Du pied du très long escalier, il demanda l'aumône. On l'invite à monter; il monte, il a devant lui trois jeunes filles, de belle et élégante allure, mais de moeurs dissolues et sans aucune pudeur. Se rendant compte à leurs mines et à leurs manières délurées qu'elles manquent vraiment de réserve, il redescend plus vite qu'il n'est monté. Les jeunes filles l'appellent avec instance et le prient de ne pas repartir. Lui descend toujours, aussi vite; il était presque arrivé aux dernières marches quand, d'un palier, il se mit à leur prêcher avec grand zèle et grande ardeur, comme l'Esprit l'y poussait. Les jeunes filles descendent pour mieux entendre le prédicateur; elles donnent des signes de repentir, surtout l'une d'elles qui pleure à chaudes larmes. C'est alors qu'à l'entrée surgit un moine, seul, sans compagnon, vêtu du froc des Augustiniens; de teint foncé, âgé, on lui donnait 50 ans, la figure difforme, l'air sombre, les yeux injectés de sang et clignotants, avec des dents cassées, écourtées et rongées. Il apostrophe le Père en espagnol, avec mauvaise humeur et colère, comme s'il défendait son bien. "Allons, monsieur, descendez de là, laissez ces femmes. Qu'avez-vous à leur sujet ? Vous mettez-vous en tête de les ramener à meilleure vie ? Vous faîtes erreur. Elles ne changeront pas. Venez; laissez-les; vous perdez votre salive et votre peine. Laissez-les et descendez". Le Père était tout flamme et

---

(1) Rodrigues, évidemment. Sacchini l'assure...

continua. La jeune fille qui s'était mise à pleurer, touchée peut-être par Dieu, dit au Père: "Que je suis misérable et malheureuse! Quel espoir de salut me reste-t-il ? Absolument aucun, à moins que je ne parte à Rome, avec toi. Là, avec ton aide, je trouverai moyen de vivre honnêtement". Le Père l'exhorte à changer de lieu et à prendre un genre de vie honnête, mais il lui fait comprendre qu'il n'est pas convenable du tout qu'elle vienne à Rome avec lui. Laissant les femmes, il s'adresse au moine qui avait entendu ses paroles, l'air triste et emporté: "Que Dieu te vienne en aide. Es-tu seul? Où vas-tu?" L'autre répond:"Je viens de Rome, je vais à Venise". Après quelques mots, il partit comme pour régler une affaire. Il allait ici et là dans le vaste quartier qui s'étendait jusqu'à la rive et avait l'aspect d'un marché. Les passeurs y prenaient leurs barques. Le moine sautait dans une barque puis dans une autre avec une agilité incroyable; il allait, il revenait, ressemblant moins à un bon moine qu'à un brasseur d'affaires qui veille à ce qu'on ne lui dérobe rien de son profit ou de son gain. Le Père, le voyant tourner en vain de tous côtés puis surgir tout à coup au loin, s'étonnait vivement. Comme il allait monter dans une barque avec ses compagnons, la jeune fille en pleurs reparut: "Je pars avec toi", dit-elle. Le Père expose à ses compagnons ce qui s'est passé. De partout, on s'attroupe sur la rive; on cause de ce que l'on vient d'apprendre. La femme tente de monter dans la barque, les Pères refusent de partir avec elle. Le passeur l'écarta finalement et ils mirent à la voile. La femme, les voyant partir, se mit à sangloter.

53. A leur départ de Ravenne, les Pères apprirent, au port où ils avaient abordé, qu'ils auraient d'autres rivières à traverser avant d'aboutir à

Ancône. Comme la pluie ne cessait, ils jugèrent nécessaire de prendre une autre barque. Ils y montèrent sans aucune nourriture, sans boisson, sans même d'argent pour payer le passeur. Au bout d'un jour entier et d'une nuit entière, ils arrivèrent à Ancône. Le passeur réclama son dû; les Pères répondent qu'ils n'ont pas le sou. Le passeur furieux, refuse de les laisser descendre; il jure qu'il ne les laissera pas quitter sa barque. Les Pères, quand même, le prient de laisser un Père aller aller quêter de quoi lui donner satisfaction. Il finit par y consentir. Un des Pères, non-prêtre et par suite non astreint au bréviaire, se rend chez un libraire et lui vend un bréviaire avec cette condition que, si en deça de tant d'heures, il rend l'argent, le libraire lui remettra aussitôt le bréviaire (le libraire, en effet, l'achetait à un prix de fortune). Le Père aussitôt retourne à ses compagnons, paie les passages et tous gagnent en hâte l'hôpital. Deux compagnons venaient d'y arriver. A l'exception d'un Père qu'on laisse à l'hôpital des pauvres, les autres se répartissent par les places de la ville et quêtent de porte en porte.

54. L'un des compagnons (1) qui quêtait aperçut tout près, sur la place, un des Pères (2) ; il était pieds nus, il avait relevé son vêtement jusqu'aux genoux et il quêtait auprès des vendeuses, recevant avec grande humilité, de l'une un radis noir, de l'autre une pomme, d'autres des dons du même genre. Réfléchissant, d'une part à

---

(1) Rodrigues.
(2) L'identification n'est pas claire. On a parlé de Laynez; d'autres, de Xavier; d'autres, des deux...

la pauvreté et à l'humilité de ce Père et, d'autre part, à sa science exceptionnelle, à sa rare culture, jointe aux talents éminents et aux autres dons qui lui eussent assuré un nom, il était saisi d'admiration et bouleversé à un point qui ne se peut exprimer ni par paroles ni par écrit. Ce Père se livrait souvent à de pareilles réflexions; il en retirait ce fruit qu'il découvrait de façon palpable comme il était indigne de se trouver parmi ce groupe d'hommes. Plus il s'arrêtait à cette pensée, plus il sentait croître en lui le respect et l'attachement qu'il devait à de tels serviteurs de Dieu.

55. Pour revenir à mon récit, les aumônes recueillies ce jour-là furent si abondantes que les Pères purent apaiser leur faim par un repas de pauvres joyeux et frugal, et racheter le bréviaire mis en gage.

56. On arriva enfin à la vénérable maison de Lorette (1). Les Pères y passèrent deux ou trois jours dans leurs pieuses réflexions et leurs prières, puis se dirigèrent vers Rome. Ils endurèrent en ce voyage de très lourdes fatigues, des pluies abondantes, des chemins boueux. Un jour où le jeûne était prescrit, trois compagnons (2) ne

---

(1) Voici la chronologie probable du voyage, d'après Schurhammer: 16 mars, départ de Venise; 18, Ravenne; 19 au matin, départ; 20 au matin, Ancône; vers midi, départ; le soir, arrivée à Lorette; 21, départ, sauf pour Rodrigues et ses deux compagnons; 21, Tolentino; 22, Foligno; 23, Terni; 24, Civita Castellana; 25, Rome. Cette répartition donne 50 kms. par jour, sauf pour le trajet Tolentino-Foligno qui était de 60 kms.
(2) Il s'agit, semble-t-il, de Rodrigues et des deux compagnons qui l'accompagnèrent jusqu'à Tolentino...

mangèrent absolument rien; ils marchèrent tout le jour, trempés et couverts de boue. Il faisait déjà nuit sombre, alors que l'on ne peut plus quêter, quand ils arrivèrent au bourg ou au fort de Tolentino. Au moment où ils y entraient, l'un des Pères (1) marchait tout droit en plein milieu du chemin, là où il y avait le plus de boue; il se disait en lui-même: "Même si des orages me crèvent dessus, je ne serai pas plus trempé et même si les routes deviennent encore plus boueuses, je ne pourrai pas être plus crotté". Pendant qu' il songe ainsi, peu après son entrée dans le bourg, voici qu'au milieu du chemin boueux, se présente à lui un homme de haute taille, le corps droit et bien fait, coiffé d'un bonnet à poils, le visage recouvert d'une écharpe. Sans dire un mot, il prend la main du Père, l'ouvre puis la referme, après y avoir déposé quelques pièces d'argent. Ensuite, il part en avant, comme s'il devait aller quelque part. Le Père juge à sa taille et à sa belle allure, - et non à sa figure car il ne peut le voir -, qu'il a trente ans ou même un peu plus, et qu'une rare distinction et une droiture singulière rayonnent de sa personne. Tout entier à ces pensées, il garde sa main fermée jusqu'à ce qu'il soit à l'hôtellerie; là, il l'ouvre et il y trouve tout l'argent qu' il faut pour le souper. Deux compagnons qui marchaient en bordure des maisons, lui disent, apercevant l'argent: "Nous voyions cet homme causer avec toi, et nous pensions qu'il te demandait qui nous étions". Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, survient un mendiant qui logeait au même hospice; il s'adressa aux compagnons:" Il se fait tard, bonnes gens, et vous ne connaissez pas les lieux. Si vous voulez souper ce soir, j'irai vous acheter quelque chose

---

(1) Rodrigues...

pendant qu'il est temps encore et que les boutiques sont ouvertes. J' apporterai ce que vous voudrez". On lui donne l'argent, il achète du pain, du vin, des figues sèches, en assez grande abondance pour le souper des Pères et pour qu'on fasse aux pauvres leur part. Tous soupèrent et remercièrent Dieu qui, même en ce qui semblait de petites choses, veillait sur ses pauvres.

57. A leur arrivée à Rome, chacun prit refuge dans l'hospice de sa nation (1). Parmi les clercs de la curie romaine, certains répétèrent que nos gens venaient ensemble solliciter des bénéfices; d'autres assuraient qu'ils étaient des fugitifs, des religieux ayant déserté leur couvent et qu'ils venaient à Rome déposer l'habit. Les Pères répondaient à ceux qui leur demandaient le motif de leur venue à Rome, qu'ils y étaient venus, par dévotion, pour visiter les églises et les lieux saints de Rome, ce qu'ils faisaient en effet. Ils parlaient avec tous de choses spirituelles et subsistaient grâce aux aumônes recueillies de porte en porte. Des Espagnols fortunés de la curie conçurent d'eux une grande estime et les firent recevoir, Français comme Espagnols, à l'hôpital de saint-Jacques. Jugeant qu'il serait peu glorieux pour eux et pour l'Espagne, de les laisser quêter de porte en porte, ils leur assurèrent, par la suite, de quoi se procurer une nourriture frugale mais suffisante. Nos

---

(1) Les Espagnols, à Saint-Jacques-des-Espagnols; les Français à Saint-Louis des-Français; les Portugais, à Saint-Antoine-des-Portugais. Les Savoyards n'avaient pas alors, semble-t-il, d'église nationale avec son hôpital. François Ier ayant annexé la Savoie à son royaume en 1536, Favre et Le Jay purent être reçus à Saint-Louis-des-Français. Voir plus bas ce que dit Rodrigues des compagnons reçus à l'hospice saint-Jacques.

Pères l'acceptèrent volontiers, afin de visiter en de meilleures conditions ces lieux saints et religieux.

58. A Rome, à cette époque, un docteur espagnol de Paris, Pierre Ortiz (1), remarquable par son savoir et sa vertu, traitait, auprès du Souverain Pontife, des affaires au nom de Charles V. Apprenant l'arrivée des compagnons, il se rend auprès du Souverain Pontife Paul III, et l'informe qu'il y a à Rome neuf théologiens de Paris (Ignace était resté à Venise) qui lui ont inspiré de grands espoirs;ils vivent très pauvrement et comptent se rendre par navire à Jérusalem. "Eh bien! vous me les amènerez demain", reprend le Pontife, "et voyez à ce qu'il y ait aussi d'autres théologiens. J'aurai grand plaisir à entendre ces gens causer de théologie pendant mon repas". Ortiz exécute l'ordre du Pape. Au jour dit, les compagnons étaient là, sous les yeux du Pontife qui prenait son repas. De nombreux théologiens debout, entouraient la table et interrogeaient tantôt un Père tantôt l'autre sur un point de théologie. Après la discussion, le Pape se leva manifestement réjoui et content. Les compagnons aussitôt se prosternèrent à ses pieds. Quand ils lui eurent baisé le pied, le Pontife romain ouvrant les bras comme pour les embrasser tous, leur dit en latin: "J'éprouve une grande joie et une vive allégresse devant tant de savoir uni à tant de modestie. Si je puis vous

---

(1)Charles V avait envoyé Ortiz à Rome, en 1531, pour y défendre la cause de Catherine d'Aragon, épouse de Henri VIII. Après la mort de la reine, en 1536, Paul III retint Ortiz à Rome pour qu'il s'occupât des affaires de l'Eglise et surtout de la préparation du concile...

accorder quelque chose, je le ferai volontiers". - "Nous voulons seulement, reprirent les Pères, votre bénédiction et la permission d'aller à Jérusalem".- "Je vous l'accorde très volontiers, dit le Pape, mais je ne crois pas du tout que vous alliez à Jérusalem". Le Pape parlait ainsi, ou bien parce qu'il savait que Venise préparait la guerre contre les Turcs, comme cela arriva peu après, ou parce qu'il "était Pontife cette année-là". Les Pères là-dessus se retirèrent. Ceux des compagnons qui n'étaient pas encore ordonnés reçurent toute permission de l'être, en trois jours de fête, par tout évêque, leur savoir leur tenant lieu de patrimoine suffisant. Ils reçurent en outre du Saint-Siège, sans lui avoir rien demandé, deux aumônes: ils en reçurent aussi d'Espagnols; la somme totale s'élevait à 210 ducats; elle devait servir à leurs dépenses, à payer l'armateur pour leur transport à Joppé, à verser aux Turcs les autres impôts. (1).

Des marchands firent gratuitement transférer par lettre l'argent à Venise; quand il n'y eut plus d'espoir de se rendre à Jérusalem, on remit l'argent, encore par l'entremise d'Ortiz, au Souverain Pontife ainsi qu'aux autres Espagnols. Le Pape admira le geste mais n'accepta pas l'argent; les Pères n'en usèrent point.

* * * *

Chapitre V

59-60. Les compagnons non-prêtres reçoivent les ordres. - 61. N'ayant plus d'espoir d'avoir un

---

(1) "...La somme totale donnée par le Pape s'élevait à 60 ducats".

navire, ils se dispersent dans les bourgs de la république de Venise. - 62. Le Jay et Rodrigues à Bassano. - 63. Première pratique de l'obéissance. - 64. La rencontre de Vicence. - 65. Premières messes. Deux tombent malades. - 66-67. Ils se répartissent en diverses villes. Leurs travaux. - 68. Codure et Hocès à Padoue. Pieuse mort de Hocès. - 69. Rodrigues le remplace à Padoue. - 70-73. Travaux des compagnons à Padoue. - 74-75. A Ferrare, Claude Le Jay et Rodrigues se dépensent dans les travaux apostoliques.

59. Je comptais m'arrêter ici, car ce qui reste est plus connu et a déjà été raconté (1), je le sais.

Je reprendrai tout de même quelques faits trop peu connus de tous ou que l'on n'a pas racontés à fond.

60. Rentrés à Venise dans leurs hospices, ils furent accueillis par tous avec grande joie et allégresse. Peu après, ils renouvelèrent pieusement leurs voeux de pauvreté et de chasteté, aux pieds du Légat du Siège Apostolique à Venise, et reçurent le sacerdoce. Notre Père Ignace, François Xavier, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Jean Codure, Nicolas Bobadilla et Simon Rodrigues furent ordonnés, le jour de la saint Jean-Baptiste, par l'évêque d'Arba qui avoua plus tard, ingénuement, n'avoir jamais éprouvé tant d'allégresse et de consolation à conférer les ordres.

---

(1) Allusion à Ribadeneyra dont la Vita d'Ignace avait paru en 1572.

61. Pendant qu'ils font leurs préparatifs de voyage, le bruit se confirme qu'il y aura guerre. On ne cesse de répéter que les Vénitiens, le Souverain Pontife et Charles V ont fait alliance contre les Turcs. A cause de ces bouleversements de la guerre, les Pères perdent tout espoir de faire leur voyage cette année-là. Ils décident d'attendre une année entière pour acquitter leur voeu et dégager leur parole. Dans l'intervalle, pour mieux se préparer à leurs premières messes, l'esprit libre de toute occupation et en s'adonnant aux saintes réflexions et à la prière, ils décident de partir par groupes de deux ou trois, en des lieux retirés, loin des hommes. Ils se dispersent ainsi dans la république de Venise. Ayant pris l'avis de gens informés, Vicence, Trévise, Bassano, Vérone et Mont Sélice leur semblent convenir tout à fait pour la solitude et les saintes réflexions. On tire au sort: les Pères Nicolas Bobadilla et Paschase Broët vont à Vérone; notre Père Ignace, Favre et Laynez à Vicence. Ceux-ci s'installent hors de la ville, dans un monastère jadis dévasté par la guerre; il était isolé, on en avait enfoncé les portes et arraché les fenêtres. Ils y apportent assez de paille, ils y dorment sur le sol et quêtent de porte en porte.

62. Les PP. Claude Le Jay et Simon Rodrigues ont en partage Bassano. Ils y trouvent, dans une maisonnette, un vieillard solitaire d'une rare sainteté, depuis longtemps rompu à ce genre de vie; il a avec lui deux compagnons. Malgré sa décision arrêtée de n'accepter avec lui personne - car certains déjà n'avaient pas répondu à son attente - il accueille nos gens en amis. Le bon vieillard disait à ses compagnons: "Je me sentais si porté et si enclin envers eux, si disposé à les accueillir que je croirais

pécher si je ne les recevais". Le départ des Pères plus tard lui fut très amer; il en avait la figure et le teint tout changés. Les Pères eurent là d'austères conditions de nourriture et de sommeil, mais gardèrent toujours l'habit des prêtres. Pour lit, ils prenaient les tables. Le petit âne du moine, au temps de la vendange, transportait ce qu'ils avaient quêté et, à la récolte, le blé qu'ils avaient recueilli dans les cours. Ainsi faisait le solitaire.

Les PP. François Xavier et Alphonse Salmeron s'installèrent dans une petite maison abandonnée et solitaire du Mont Sélice. Jean Codure et Hocès - celui-ci s'était joint aux compagnons à Venise - eurent pour lot Trévise. A cette époque, Ignace à Vicence tomba malade. A Bassano, au petit ermitage, Simon Rodrigues se trouva si mal qu'il sembla devoir en mourir; les médecins désespéraient de le sauver. A cette nouvelle, Ignace, malgré sa fièvre, se lève de sa litière et part à pied avec Favre à Bassano. Il fit d'affilée les 18 milles qui séparent Vicence de Bassano. En route, il se remit de sa fièvre et eut, par une grâce de Dieu, la certitude que le Père ne mourrait pas de cette maladie. Il le dit à Favre. Dès qu'il fut auprès de Rodrigues, il l'exhorta à la confiance, l'assurant qu'il n'en mourrait point. Voyant que le malade gisait tout habillé sur une table, il fit trouver, avec l'aide du solitaire, un lit où le malade pourrait reposer sans garder ses vêtements.

63. Or, c'est dans ces maisonnettes solitaires que les Pères commencèrent à pratiquer, de leur plein gré, l'obéissance; voici de quelle façon. S'ils se trouvaient à deux ou trois, chacun, pendant une semaine, commandait et, à son tour, obéissait. On y mettait tant d'humilité et de

diligence que l'obéissance paraissait naître, non d'une poussée spontanée, mais du voeu par lequel on s'était engagé. Se retrouvant ensuite tous ensemble à Rome, ils estimèrent qu'il fallait étendre à un mois ce mandat de l'autorité. On continua ainsi jusqu'à l'élection du Père Ignace comme Général. Pendant ce temps, Ignace, comme tous les autres, obéissait avec grande diligence, ce qui n'empêchait pas tous les autres d'estimer qu'ils lui devaient une particulière vénération.

64. Avant la fin de la période qu'ils avaient réservée à la retraite, tous se réunirent à Vicence auprès d'Ignace, pour décider ce qu'ils feraient en attendant le voyage à Jérusalem. Tous s'installèrent dans le monastère en ruines; ils avaient recouvert de paille presque tout le sol d'une pièce; ils y prenaient leur repos. Avec de vieilles planches, ils bouchaient les fenêtres pour la nuit; ils les enlevaient dans le jour pour y voir clair. La porte, n'ayant pas de battants, était toujours grande ouverte. Ils vivaient d'aumônes recueillies de porte en porte, comme à leur habitude. Parfois, ils prêchaient dans les places.

65. Quelques compagnons offrirent alors leur première messe. Ignace le fit plus tard, à Rome; un autre, de même, à Ferrare (1). Deux tombèrent malades(2) et furent hospitalisés aux

---

(1) Offrirent leur première messe à Vicence, dans l'église de Vivarolo, à la fin de septembre(1537): Xavier, Laynez,Bobadilla et Codure. Rodrigues dit la sienne à Ferrare. Salmeron n'avait pas encore reçu les ordres. Ignace retarda sa messe jusqu'à la nuit de Noël de l'année 1538. Salmeron eut ses 23 ans le 8 septembre 1537. Il fut ordonné,semble-t-il, à la fin d'octobre ou au début de novembre...
(2) Xavier et Rodrigues.

Incurables (1).

Ils n'avaient qu'un lit et si étroit qu'ils pouvaient à peine s'y loger tous les deux. Cela leur fournit une belle occasion de pratiquer la patience. Parfois, l'un, brûlant de fièvre, voulait enlever draps et couvertures tandis que l'autre, saisi par le froid, souhaitait s'en couvrir. Mais chacun cédait à l'autre et, par souci de l'autre plutôt que de soi, endurait son mal du meilleur gré. Nos deux Pères se trouvaient donc dans ce vaste hôpital, pauvre et ouvert à tous les vents, séparés des Incurables. A peu près tout leur manquait. Une nuit, l'un d'eux (2), alors qu'il s'estimait éveillé, eut une apparition. C'était saint Jérôme, à qui il avait une grande dévotion. Il avait l'air grave, vénérable et inspirait un grand respect. Il adressa amicalement au malade ces paroles consolantes: "Tu passeras l'hiver à Bologne; tu y souffriras beaucoup" - ce qui arriva en effet, car ce compagnon y prit une très violente fièvre quarte, à cause du froid, du dénuement et des privations de tout genre. Il devint si maigre et si changé qu'on aurait dit non un vivant mais un mort. Quand je le revis, à Rome, émacié, décharné et presque à bout de forces, je crus qu'il ne retrouverait jamais une bonne santé; j'étais convaincu qu'il ne pourrait plus rendre aucun service. Jérôme ajouta: "Parmi les autres compagnons, les uns iront à Rome,

---

(1) Cet hôpital s'appela d'abord"Sainte-Marie-de-la-Miséricorde et était confié à la Compagnie secrète de Saint Jérôme. Quand, sur l'avis de saint Gaëtan de Thienne, on y reçut les malades atteints du "mal français" (syphilis), il prit le nom d'"Hôpital des Etrangers incurables". Une autre maison, à part, disposait de trois lits pour les pèlerins pauvres...
(2) Saint François Xavier.

d'autres à Padoue, d'autres auront en partage Ferrare, d'autres Sienne". Pendant que les deux Pères souffraient à l'hôpital, les autres, sans rien savoir de ce qui arrivait aux deux absents, décidèrent (1) que notre Père Ignace, Favre et Laynez iraient à Rome, les PP. Salmeron et Paschase Broët à Sienne, François Xavier à Bologne - où il eut la quarte - avec Bobadilla, Claude Le Jay et Simon Rodrigues à Ferrare, Codure et Hocès eurent pour lot Padoue. J'ai parlé de celu-ci plus haut.

66. Au reste, avant de se disperser dans ces villes, quelques Pères retournèrent à leurs maisonnettes solitaires pour y achever le temps attribué à la retraite. Une fois qu'ils l'eurent terminé, tous gagnèrent leurs bourgs dans l'ordre indiqué. Presque tous élurent domicile dans les hôpitaux ou encore en des endroits appropriés et jugés mieux convenir. Ils quêtaient de porte en porte pour la journée; leur pénurie de nourriture était extrême, car on ne leur donnait même pas le pain nécessaire pour vivre. Cependant ils prêchaient avec véhémence dans les églises et sur les places, contre les vices, pour la fidélité aux commandements de Dieu et de l'Eglise, pour la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, dont la pratique avait quasi disparu et semblait oubliée à jamais. Par ce renouveau et ce retour aux sacrements, un très grand nombre se convertirent et abandonnèrent leur vie de péché. Ils remerciaient Dieu de tout leur coeur d'avoir trouvé ce trésor caché et ce remède souverain pour le salut de leurs âmes.

---

(1) Ces délibérations eurent lieu à Vicence... en octobre 1537.

Ces façons de faire, au milieu de la tempête générale, étaient nouvelles et peu répandues; elles émerveillaient tout le monde; tous les approuvaient hautement, surtout lorsqu'ils voyaient les Pères, pour sauver toutes les âmes, se dépenser sans s'épargner aucune veille, aucune fatigue, ni s'épargner eux-mêmes.

Devant les fruits magnifiques que le Seigneur miséricordieux leur faisait recueillir dans sa vigne, les compagnons estimaient que la faim, le froid et les autres épreuves étaient la plus douce consolation spirituelle et une preuve singulière de la divine Bonté. Pour ces nombreux et si grands bienfaits, que Dieu soit à jamais remercié et loué.

67. Dispersés en ces tâches, les compagnons passèrent tout l'hiver et le reste du temps qu'il fallait pour compléter l'année du voeu, dans les villes que nous avons dites. Partout, je le crois et je l'ai presque confirmé par moi-même, bien des faits dignes de mention survinrent aux compagnons. Comme nous étions dispersés, je n'ai pu tout savoir. Ce que j'en ai appris, avec le temps, s'en est allé de ma mémoire, au point que je n'ose en écrire. Je reprendrai cependant rapidement quelques faits dont j'ai meilleur souvenir.

68. A Padoue, qui leur avait été assignée, Codure et Hocès s'adonnaient avec diligence et grand profit pour les citoyens aux travaux apostoliques; c'est là que la divine Providence décida d'accorder à Hocès la juste récompense des oeuvres qu'il avait menées à terme. Voici comment cela arriva. Hocès avait prêché au peuple bien des fois; un jour, dans une poussée de zèle, il s'en va sur la place y prêcher. Il prit pour texte: "Veillez et priez, car vous ne savez à quelle heure votre

Seigneur viendra..."; il fit un long sermon, vif, pressant, avec une flamme incroyable. Aussitôt, ou du moins peu après, il prit un mal qui, à l'hôpital des pauvres, l'emporta. Des propos certains de nos Pères m'ont appris que notre Père Ignace, alors au mont Cassin pour je ne sais quelle affaire (1), vit son âme monter au ciel, toute éclatante et baignée d'une très vive lumière. De plus, comme Ignace disait la messe, arrivé aux mots de la confession générale "et à tous les saints", il vit nettement une grande foule de saints répandus partout, étincelants de lumière et, parmi eux, Hocès très heureux. Cet Hocès était né à Malaga; il était très fervent et absolument infatigable dans le service de Dieu et les travaux auprès du prochain. Toute sa vie, il avait donné un grand exemple de sainteté; à sa mort, il s'y adonnait avec encore plus d'ardeur.

69. Demeuré seul à Padoue, Codure avait vivement ressenti la perte de son très cher compagnon et de très graves affaires l'accablaient. Mais courage! une charité incroyable unissait les compagnons. Pour réconforter Codure et l'aider à porter son fardeau, s'amène aussitôt l'un des deux Pères(2) occupés au bourg le plus proche, Ferrare. La venue de ce Père fut pour Codure une merveilleuse consolation; elle le stimula et lui donna des forces pour récolter la riche moisson qui, en grande partie, avait poussé du vivant d'Hocès, par ses soins et mûri d'heureuse façon grâce au bon souvenir qu'il laissait. Le Père accouru auprès de Codure ne retourna pas à Ferrare mais demeura à Padoue. C'est de là qu'il partit avec Codure rejoindre Ignace à Rome. Des affaires compliquées touchant le salut

---

(1) Ignace y était allé donner les Exercices au docteur Ortiz...
(2) Simon Rodrigues, alors à Ferrare.

des citoyens les retenaient et ce n'est qu'un peu après les autres, comme nous le dirons en son lieu, qu'ils arrivèrent à Rome.

70. Ce père apporta donc à Codure son aide et s'employa de toutes ses forces à bien former les Padouans à la religion et à la piété. Les Pères s'attachèrent ainsi tous les habitants et découvrirent qu'ils étaient véritablement fort généreux. Pour m'en tenir à un fait, un des deux Pères étant tombé gravement malade, fut reçu dans sa maison par un noble et riche ecclésiastique et traité avec grande libéralité et bonté. Cet homme pieux profita beaucoup du contact et de la conversation du Père, au point qu'il déclara, souvent par serment, s'être interdit depuis un an toute relation coupable avec une amie très intime qu'il logeait chez lui depuis longtemps et dont il avait eu un enfant. Les compagnons ne trouvaient pas cela suffisant; ils le pressaient d'écarter de chez lui cette personne et de lui trouver un logis convenable; ce qu'il fit exactement.

71. Pendant que l'un des Pères était tourmenté par la maladie, son compagnon prenait grand soin de lui et veillait au progrès spirituel du prochain. Il logeait dans une autre maison. Une veuve généreuse et vraiment pieuse assurait sa nourriture et lui prodiguait toutes sortes de marques de bienveillance. Son fils, homme sérieux qui s'était distingué par l'obtention d'un doctorat, l'avait instamment priée, en la quittant pour entrer dans une famille religieuse, de traiter le Père comme un autre lui-même. Un autre fils très cher, décédé peu auparav ant, avait aussi, en mourant, recommandé à sa mère de considérer comme son fils ce très saint Père auquel il était extrêmement attaché.

72. Les Pères ne recouraient que très modérément à cette bienveillante largesse et ne consentaient à accepter, de jour en jour, que le strict nécessaire pour le très modeste soutien d'un pauvre. A leur départ, la noble dame, qui leur avait rendu tant de services, offrit libéralement de payer les grandes dépenses du voyage et les à-côtés. Les Pères répondent qu'ils n'accepteront absolument rien pour le voyage. La dame insiste et prie d'accepter au moins des mouchoirs. Pour ne pas paraître mépriser sa bienveillante charité, les Pères finissent par accepter. La dame prépare donc des mouchoirs, les plie et les replie, en prenant soin d'y glisser des pièces de monnaie. Elle apporte aux Pères son "modeste cadeau"; eux, sans se douter du tout de l'aimable ruse, remercient vivement du cadeau et l'acceptent. Ils saluent la dame et quittent la maison. Plus tard, à Venise, à l'hôpital des pauvres, ils déplièrent les mouchoirs et la ruse apparut. Les pièces tombèrent par terre, en toutes directions. Par ce qui leur arriva ensuite, les compagnons comprirent que Dieu lui-même avait inspiré cette ruse, afin de les soulager dans la grande indigence qui leur survint.

73. Leur départ de Padoue laissa chez la plupart beaucoup de regrets. Un chanoine, réputé et fort distingué, tint absolument à les accompagner. Il ne le fit pas seulement jusqu'à un mille de la ville, mais jusqu'à Venise, et de là, jusqu'à Ancône, enfin jusqu'à Lorette (avec, je crois, un compagnon; je n'ose toutefois l'assurer), toujours dans leur compagnie. Il s'émerveillait souvent de voir les Pères passer des nuits entières sur le sol et supporter une vie si rude. Il se plaignait d'en être à leur parler sans cesse de sa mollesse et à leur dire que la vie austère constituait le vrai bonheur qu'il recherchait. Voilà ce qui me revient à propos de Padoue.

74. Dans une autre ville (1), un autre couple de compagnons eut d'abord à endurer de rudes difficultés; ils n'y laissèrent pas des marques moins frappantes de leur vertu et de leur zèle. Pour en venir aux souffrances qu'ils endurèrent, ils eurent extrêmement à souffrir du froid, d'une température affreuse et détestable. Tout le temps que nos gens furent dans la ville, ce fut de la brume, du mauvais temps, un ciel de frimas et de gel, des pluies excessives, des nuages très épais. Ils ne trouvèrent rien de mieux, pour se loger, que le très pauvre hôpital de la ville: une grande maison en terre, humide, ouverte à tous les vents. La garde en était confiée à une petite vieille accariâtre qui ne laissait personne coucher avec ses vêtements. Avant de se coucher elle-même, elle forçait chacun des pauvres à se dévêtir sous ses yeux, même à enlever ses sous-vêtements, afin d'écarter ceux qui avaient des plaies ou des traces de maladie. Ceux qui étaient en santé déposaient leurs vêtements sur un banc éloigné, afin de ne pas emporter de poux dans les draps et les couvertures. Nos gens, qui n'avaient reçu en partage qu'un seul lit, devaient se dévêtir et se mettre au lit sous les yeux de cette femme. Dans leur difficile situation, ils couvraient leur sexe du mieux qu'ils pouvaient. Chaque nuit, dès qu'ils s'éveillaient, ils se levaient; avec un briquet, ils allumaient une petite lampe et, couverts de leurs pauvres vêtements, récitaient leurs matines et d'autres prières. La vieille, à la dérobée, en cachette, observait tout ce qu'ils faisaient. Ayant remarqué qu'ils mangeaient très peu, qu'ils faisaient souvent le catéchisme aux pauvres, elle

---

(1) Ferrare, assignée à Claude Le Jay et à Simon Rodrigues.

se persuada qu'ils étaient de très grands saints et le dit à tout le monde en faisant d'eux les plus grands éloges. Il advint en effet que la très illustre et très pieuse marquise de Peschara (1) se trouvait dans la ville et préparait un voyage à Jérusalem pour y visiter les Lieux Saints. Elle voulut avoir sur les Pères, leur religion, leur honnêteté, non des informations flottantes, mais certaines. Les ayant aperçus plusieurs fois dans une église de la ville, elle aborda l'un d'eux et lui demanda s'il faisait partie du groupe de théologiens de Paris qu'on disait attendre un navire pour Jérusalem. Ayant obtenu, là-dessus, réponse, elle lui demanda où ils demeuraient; l'ayant appris, elle se rend incognito à l'hôpital, en l'absence des Pères, et s'informe prudemment auprès de la gardienne: qui sont ces compagnons ? quelle sorte de gens sont-ils. La vieille lui répondit très longuement de façon précise: "Ce sont tout simplement des saints, qu'il faut recommander pour leurs moeurs très pures, leur vie irréprochable, leur orthodoxie admirable. Ils ne mangent pas, ne boivent pas et passent la nuit en prière. Tout cela, je l'ai vu moi-même, je l'ai vu souvent alors que je les observais à fond". Là-dessus, la marquise leur fit porter de la nourriture et les fit installer dans un autre hôpital plus commode, où ils eurent chambre et lit, du pain chaque soir, pas tellement mais en quantité un peu plus convenable. Il serait bien long de détailler tout ce qu'ils endurèrent d'abord, faute de nourriture et de quasi toutes choses; je passe à autre chose.

---

(1) Victoria Colonna.

75. Les Pères se dépensaient, dans la ville, de toutes leurs forces et avec toute leur ingéniosité, à extirper les vices et à éveiller le goût de la piété. Ils prêchaient souvent et multipliaient les entretiens spirituels; ils distribuaient beaucoup la communion; ils ne laissaient passer aucune occasion de faire le bien.

76. Aussi, l'évêque suffragant, qui ne nous avait donné aucune marque de bienveillance ou de faveur, finit par se rendre compte que la vie des compagnons était intègre et défiait tout soupçon. Il va donc très affectueusement les rencontrer et se met à leur disposition avec tout ce qu'il a. Il déclare ouvertement ses bons sentiments à leur égard; dans la suite, il les invite quelquefois, chaque semaine, à sa table.

77. Un jour que tous étaient à table, le bon évêque leur tint aimablement à peu près ce propos: "Vous me pardonnerez de n'avoir jamais, malgré que je doive, par fonction, protéger tous les gens de bien, fait quoi que ce soit pour alléger vos difficultés ni reconnu par quelque faveur vos admirables efforts. Vous êtes des sages et cela ne doit pas du tout vous surprendre: tant de faussetés bouleversent la condition humaine! tant de duperies masquent la réalité qu'il n'y a point d'apparence si vénérable et si sainte qui ne puisse susciter les soupçons d'un homme sage et de bon jugement. J'ai connu personnellement, il n'y a pas très longtemps, un prédicateur qui semblait un religieux exceptionnel, un orateur puissant, réputé pour sa sainteté. Quand il prêchait au peuple, il attirait en foule les gens sûrement les plus considérables par le nom et le prestige, la prudence et la sagesse, la science et l'intégrité de

vie. Il entraînait les coeurs où il voulait, il émouvait jusqu'aux larmes et aux sanglots. Mais qui était-il, en réalité, cet homme qui recueillait tous les éloges ? Eh bien, à l'époque même où l'on n'avait d'yeux et de paroles que pour lui, cet homme avait constamment en sa compagnie, pour partager ses turpitudes, une jeune fille travestie en homme. Plus d'une fois, du haut de la chaire, sa parole véhémente et enflammée provoqua chez tous les auditeurs une explosion d'émotion extraordinaire. Rentré chez lui, il dit un jour à la jeune fille: "Qu'en dis-tu ? Ne les ai-je pas touchés jusqu'aux larmes ?" L'autre reprit: "Tu as fait pleurer des gens qui ne te connaissent qu'en surface; essaie donc de me tirer des larmes, à moi, qui te connais par le dedans ?" Le prédicateur s'engage solennellement, par serment, à l'émouvoir à son prochain sermon jusqu'aux sanglots. Elle en rit, mais, au jour dit, l'orateur remua la foule avec tant de force et un tel feu qu'il força la femme rétive, au milieu des lamentations de tous, à pleurer et à se lamenter plus que les autres". C'est à peu près ce que nous dit l'évêque. "A vous de voir, mes très chers Pères, s'il faut se fier aisément aux apparences de vertus religieuses qui prennent forme sous nos yeux".

Mais laissons cela et ce qui arriva du même genre aux Pères, dans les divers bourgs.

⁜ ⁜ ⁜ ⁜

Chapitre VI

78. Tous se réunissent à Rome. Premières habitations des compagnons. - 79. Leurs ministères apostoliques. - 80. Soins des miséreux. - 81. Les compagnons s'installent dans une maison qu'on croit hantée par le démon. - 82. Terreurs qu'ils y endurent. - 83. De nouveaux compagnons s'adjoignent aux premiers. - 84-86. Persécution soulevée contre les compagnons. - 87. Sentence d'acquittement. - 88. Texte de la sentence. - 89. Le peuple donne aux Pères sa faveur. - 90. On leur applique une prophétie de saint Vincent Ferrier.

78. Au terme de l'année d'attente que leur imposait leur voeu d'aller à Jérusalem, la guerre entre chrétiens et Turcs s'intensifia et les Pères se réunirent auprès d'Ignace, installé à Rome, pour rendre compte ensemble de leurs affaires au Souverain Pontife, comme ils l'avaient décidé, et discuter entre eux d'autres questions en rapport avec leur projet et leurs ressources. Notre Père Ignace avec Favre et Laynez avaient trouvé domicile dans la maison et la vigne d'un homme de grande vertu, Quirimus Garzoni. Des gens sympathiques avaient compris que les compagnons viendraient tous à Rome et avaient loué pour quelques mois une autre maison plus vaste et mieux située. Ils avaient persuadé Ignace d'abandonner la première qui était loin du gros de la population (elle était en effet tout près du monastère de la Très Sainte Trinité) et de déménager dans cette nouvelle maison plus proche du centre de la ville et plus indiquée, semblait-il, pour les ministères de la Compagnie.

79. Une fois cette maison acceptée, tous s'y réunirent après Pâques. La plupart des Pères étaient rentrés de leurs bourgs; seuls, ceux de Padoue arrivèrent plus tard (1). C'est de cette nouvelle résidence que les Pères, avant de se présenter au Souverain Pontife, partaient prêcher, tantôt dans diverses églises, tantôt sur les places publiques, exhortant les gens à regretter leurs fautes, à accueillir de tout leur coeur Dieu et ses immenses bienfaits, à s'approcher souvent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Le peuple de Rome était avide de les entendre. Tant de gens se présentaient que les Pères pouvaient difficilement donner à tous satisfaction. Ils y mettaient tant d'ardeur et de ferveur qu'ils ne rentraient des églises qu'à l'heure du dîner, ayant oublié de manger et tout ce qui les concernait. Ils se rappelaient alors qu'ils devaient prendre quelque nourriture pour refaire leurs forces. Ne trouvant rien, ils devaient, à tour de rôle, aller quêter, malgré la fatigue et l'heure défavorable, nullement propice à la collecte d'aumônes. C'est dans l'allégresse la plus vive cependant qu'ils enduraient tout cela. Deux Pères enseignaient la théologie à la Sapience, à Rome (2); l'un expliquait les passages obscurs de l'Ecriture, l'autre discutait des questions de théologie scolastique, à la grande satisfaction de tous. Souvent, le Souverain Pontife les appelait chez lui, pour y discuter à sa table, de difficiles questions de théologie avec d'autres docteurs de la Sapience. Le Pape témoignait à nos Pères un amour particulier. On voyait alors si peu les clercs monter en chaire,

---

(1) Codure et Rodrigues...

(2) Favre et Laynez...

et cela était si inoui que bien des gens, stupéfaits, disaient: "Nous croyions absolument que seuls les moines pouvaient prêcher!" En plus de leurs occupations habituelles, tant d'autres leur venaient de particuliers qu'elles aussi devenaient courantes et habituelles. Elles étaient pour ainsi dire infinies et on ne put guère en écrire. Je me dispenserai d'en parler, d'autant qu'un autre a déjà écrit là-dessus quelque chose (1).

80. Je rapporterai tout de même ici, une de leurs oeuvres, une seule. Pendant un hiver, on souffrit tellement, à Rome, des suites de la mauvaise récolte et les froids furent si rudes et si intolérables que les pauvres tombaient gelés un peu partout, dans les quartiers et sur les places, et mouraient de faim, la nuit, sans que personne ne leur porte secours. Personne ne s'en occupait, personne ne les recueillait à l'hospice, personne n'était sensible aux calamités de ces misérieux. Touchés de compassion pour ces pauvres, afin de parer autant qu'ils le pouvaient au plus cruel, les Pères allaient, la nuit, dans les places rechercher les malheureux qui gisaient; ils les conduisaient à la maison et leur lavaient les pieds; ils quêtaient auprès des gens charitables le pain pour les nourrir, ils leur apportaient du bois pour faire du feu, du foin pour qu'ils aient une litière où s'étendre, enfin, ils enseignaient soigneusement aux gens peu instruits le catéchisme et les prières qu'ils auraient dû savoir, mais qu'ils ignoraient complètement. Le matin, les pauvres sortaient mendier. Leur nombre s'éleva à un moment jusqu'à trois ou quatre cents; la maison pouvait à peine les

---

(1) Semble désigner Ribadeneyra dont la Vita d'Ignace avait paru en 1572

contenir. Cette initiative inspira au peuple beaucoup d'admiration. Des personnes considérables et largement pourvues, même des cardinaux, se sentirent poussés à imiter leur zèle et leur charité. Certains disaient: "Ne devons-nous pas rougir que des pauvres, qui n'ont même pas la nourriture nécessaire, mettent sur pied une oeuvre aussi admirable, aussi belle et aussi sainte, alors que nous, qui regorgeons de biens, ne faisons rien de semblable ?" Grâce aux larges aumônes recueillies à cette fin, et à leur diligence les Pères installèrent les pauvres dans une maison plus vaste, où on leur donna de meilleurs soins. Nous nous trouvâmes à aider ainsi, par nos soins, non seulement des gens abandonnés dans les quartiers et sur les places, mais encore ceux, environ deux mille, dispersés en diverses maisons et réduits aux pires angoisses. L'on apporta du blé et les gouverneurs de la ville veillèrent à ce que les citoyens ne fussent pas écrasés par la cherté des vivres; ils virent même, une fois le danger passé, à ce qu'ils pussent vivre aisément et agréablement dans l'abondance du blé et du reste.

81. Avant ces évènements, les Pères avaient, à l'expiration du terme, déménagé de cette maison louée dans une autre que personne ne voulait habiter; on la disait hantée la nuit par des spectres et des revenants(1). On l'offrit aux Pères pour logis sans leur dire qui en était le donateur ni qu'elle fût hantée par un démon impur. Quelques jours avant d'y habiter, on y envoya des bancs, des chaises et des tables et un Père comme gardien. Alors que le Père reposait, il entendit tout à coup un bruit perçant et affreux. Il se dit: "Si ce sont des voleurs, ils n'ont rien ou bien

---

(1) Il s'agit de la maison Frangipani dont parlent les Fontes...

peu à voler! Si ce sont des démons, ils ne me feront de mal que celui que Dieu leur permettra; et même si Dieu veut que je meure, que la volonté du Seigneur s'accomplisse". Là-dessus, il prit paisiblement son repos, méprisant les furies du diable et ses mystifications ridicules. Plus tard, une fois qu'ils furent installés, les Pères eurent souvent la sensation, la nuit, qu'on brisait en miettes des pots, des petites coupes, des amphores et d'autres pièces de poterie: le jour venu, on trouvait toutes choses intactes. Parfois, le jour ou la nuit, le diable frappait aux portes de chambres; on ouvrait: il n'était nulle part.

82. C'est dans cette même maison qu'un compagnon, sérieusement malade, eut le sentiment, toutes les nuits, que l'ombre d'un revenant se promenait dans la salle, devant sa chambre. Il eut des signes très clairs de sa présence par les traces qu'il laissa. Parfois le diable soulevait le store suspendu devant la porte; il semblait avancer la tête et regarder ce qui se passait. Le malade, qui ne voyait rien, avait tout à fait le sentiment de ce qui arrivait, comme s'il le voyait de ses yeux. Je pourrais rapporter bien d'autres épouvantails des revenants de l'Enfer pour faire peur aux compagnons. Ils n'y arrivaient pas. Il y faudrait de longs développements; j'ai cru qu'il fallait taire tout cela. Il y a tout de même deux choses que j'admire; l'une: les Pères se sont souvent moqués de ces jeux et lamentations du diable; ils n'y attachaient aucune importance; l'autre: ils n'ont jamais songé à les forcer à partir et à cesser leur tapage, en pratiquant contre eux des cérémonies religieuses. Ils s'amusaient de ce revenant qui cherchait à faire peur et ils le méprisaient. C'est dans cette maison qu'une nuit un des Pères s'éveilla en poussant de grands cris et en proférant des paroles religieuses et pieuses, en même

temps qu'il saigna beaucoup du nez. On lui demanda ce que c'était, il ne répondit rien. Les compagnons pensaient que le diable l'avait saisi à la gorge et l'étranglait. Quelques jours plus tard, comme un Père l'interrogeait là-dessus, il répondit qu'il avait rêvé qu'il cédait au plaisir impur; dans l'effort violent qu'il avait fait pour résister, il s'était éveillé enfin et avait répandu ce flot de sang.

83. Plusieurs prêtres de haute vertu et d'ardente piété voulaient alors se joindre à nos Pères. Estimant qu'ils devaient rapporter la chose au Souverain Pontife, les compagnons lui rendirent visite et l'informèrent qu'ils pouvaient difficilement suffire aux tâches nombreuses qui leur arrivaient et aux fréquentes séances de confession. Ils lui demandèrent donc permission de recevoir parmi eux ceux qui avaient ce désir. Le Pontife répondit qu'il trouvait la demande juste et heureuse, qu'il accordait à tous sa bénédiction et qu'il ne pouvait manquer de s'en réjouir vivement. Les Pères ne se préoccupèrent pas d'obtenir une déclaration officielle. Ils n'avaient pas encore exposé au Souverain Pontife leurs projets; avant de l'en informer, ils voulaient réfléchir à fond sur plusieurs points capitaux qui furent ajoutés ensuite dans la déclaration de la première confirmation de la Compagnie.

84. C'est à cette époque qu'on souleva à Rome, contre nous, une tempête si violente et si sérieuse que beaucoup étaient convaincus et osaient même dire qu'il fallait brûler nos gens; d'autres, les exiler au bout du monde: d'autres, les condamner sans pitié aux galères(1).

---

(1) Sur cette persécution de 1538, voir surtout la lettre de saint Ignace à Isabelle Roser, du 19 décembre 1538, dans Fontes Narrativi,I, pp. 6-14...

Par ces menaces et ces paroles terrifiantes, l'Ennemi acharné du genre humain poussa deux prêtres, qui s'étaient joints aux compagnons, à fuir de Rome en toute hâte. Je suis sûr que l'Ennemi de tous les hommes tenta aussi, par ces épouvantails, de faire partir de Rome les compagnons. Mais ceux-ci demeurèrent intrépides; ils ne firent aucun cas de la fuite des deux prêtres et méprisèrent ces dires de la foule. "Si on a la preuve que nous sommes des hérétiques, disaient-ils, qu'on nous punisse par le feu; si on nous juge innocents, qu'on en dresse jugement, afin que tous sachent qu'on nous dénonce contrairement au droit et à l'équité et qu'on nous incrimine faussement". Ils informèrent même le Souverain Pontife Paul III qu'ils souhaitaient vivement, et qu'ils l'en suppliaient humblement, être mis aux fers et détenus, jusqu'à ce qu'on fasse pleine lumière sur ces accusations, afin que personne ne puisse les soupçonner de vouloir fuir Rome ou en sortir. "Nous n'avons pas le droit, disaient-ils, de permettre, par notre négligence et notre incurie, que l'on ruine les travaux que nous avons décidé d'entreprendre pour le bien de l'Eglise, et que des délations gratuites détruisent ce qu'a bâti une piété zélée et fervente". Le Souverain Pontife répondit: "On a déjà abondamment fait enquête sur votre conduite; la calomnie des détracteurs est à mes yeux évidente". Le Pape, en effet, qui apportait à tout grande sagesse et prudence, avait secrètement fait examiner la vie et les projets des compagnons. Tant que durèrent les assauts de la tempête, les Pères décidèrent, pour éviter qu'on ne leur prête l'intention de fuir, de rester à Rome, à la fois pour expliquer au Souverain Pontife leur projet et pour mieux mûrir leurs desseins. Aucun d'entre eux, pendant tout ce temps, ne sortit de Rome pour prêcher ou pour travailler

dans la vigne du Seigneur; tous demeurèrent dans la ville, ensemble, sans se disperser.

85. Pour reprendre à ses débuts l'origine de cette campagne de calomnie, voici ce qui arriva. Un moine augustin (1), du Piedmont, prêchait alors à Rome. C'était sûrement un orateur, mais il servait secrètement au peuple de Rome de ces hérésies qui, aujourd'hui, tournent la tête à bien des gens. Des prêtres espagnols, influents et riches, depuis longtemps en relation avec la curie romaine, lui étaient tout dévoués; ils semblaient également sympathiques à nos gens. Ceux-ci en conséquence n'hésitèrent pas à les avertir de ne pas trop se fier aux idées et aux conseils de ce moine. Les prêtres, qui avaient peut-être déjà avalé ses poisons, prirent très mal la mise en garde. D'amis, ils devinrent ennemis et se mirent à dénigrer nos Pères, à les accuser d'émulation envieuse, à les poursuivre d'injures. Les bruits les plus infâmants se répandaient; on disait un peu partout que les Pères avaient été condamnés pour hérésie et avaient fui l'Espagne, Paris et Venise.

86. Il y avait alors à Rome un étudiant de Paris, originaire de Navarre, naguère au service du Père maître François à Paris. On pouvait le dire assez cultivé dans les arts; il avait seulement abordé la théologie et il était peu ferme à suivre un bon dessein. Quand il apprit que les compagnons av aient quitté Paris pour se rendre en Italie, il les suivit et les rencontra à Venise; il leur demanda alors avec instance de le recevoir dans leur Compagnie. Les Pères le savaient peu constant et refusèrent absolument. Ayant perdu tout espoir d'entrer dans la Compagnie des Pères, il noua amitié à

---

(1) Augustin Mainardi...

Rome, avec les prêtres espagnols; auprès d'eux, il perdit tout bon sens, multiplia les invectives contre nos gens et alla jusqu'à assurer qu'ils étaient des gens malhonnêtes. Pour conclure rapidement, on découvrit, au bout de quelques jours, ses tromperies. Le gouverneur de Rome le condamna pour calomnie et diffamation des Pères, et l'exila de la Ville. Les deux Espagnols furent convaincus d'hérésie et emprisonnés. L'un d'eux s'enfuit de prison et évita le bûcher; on le brûla en effigie à Rome. L'autre fut condamné à la prison perpétuelle. A la fin de sa vie, il se repentit, reconnut s'être écarté de la vraie foi, désavoua amèrement ses forfaits; enfin, aidé à son agonie par un de nos Pères, il mourut pieusement. L'augustin du Piedmont, lui, convaincu manifestement de s'être déclaré maître et défenseur acharné des pernicieuses doctrines de Luther, périt sur le bûcher (1).

87. Pendant ce temps, alors que l'on répétait que les Pères s'étaient enfui d'Espagne, de Paris et de Venise pour motif d'hérésie, et que, pour cette raison, en Espagne, on les brûlait en effigie, voici que se trouvèrent à Rome, en même temps, par une providence, à notre avis, singulière de Dieu, l'Inquisiteur de la foi à Paris, le docteur Matthieu Ori, dominicain, qui avait à Paris enquêté avec diligence sur la vie des Pères(2), et Jean de Figueroa, vicaire général à Alcala de

---

(1) Affirmation erronée. Augustin Mainardi s'enfuit dans la Valteline et s'établit à Chiavenna; il y fonda une église dont il fut le premier pasteur. Il y mourut octogénaire le 31 juillet 1543...
(2) Maître Matthieu Ori enquêta sur la vie d'Ignace seulement en 1529...

l'archevêque de Tolède; il avait étudié et examiné la vie et la doctrine d'Ignace, et s'était montré un juge sévère et intègre. De même le docteur Gaspard de Dotis, vicaire général de Venise, qui av ait rendu sentence en faveur d'Ignace, à propos de fausses accusations, légères sans doute, mais malicieuses. Tous les trois furent appelés comme témoins et furent nommément, en présence du gouverneur de Rome qui dirigeait l'enquête, interrogés avec la plus grande diligence, sur la doctrine, la conduite et la vie des Pères. Ils multiplièrent les éloges des Pères, firent valoir magnifiquement leur vertu et leur pureté de vie. Ceux qui venaient d'Espagne, comme ceux qui venaient de France ou de Venise exposèrent la diligence qu'ils avaient apportée dans l'examen de la vie de nos Pères et firent les plus beaux éloges de leurs vertus exemplaires; enfin, ils attestèrent avoir reconnu que les Pères avaient toujours été de vrais fils de l'Eglise catholique. En conséquence, après l'interrogatoire de ces trois témoins absolument inattaquables, le gouverneur de Rome, considérant que ladite calomnie n'avait absolument aucun fondement, et même qu'elle était une invention du diable pour détruire la Société naissante, ou du moins la flétrir de quelque façon, prononça la sentence que voici:

88. Benoît Conversini,
évêque élu de Bertinoro,
vice-camérier de Rome, notre Mère,
et gouverneur général de son district (1)

A tous et chacun à qui parviendront nos présentes lettres, salut dans le Seigneur.

Il est particulièrement important, pour la cité chrétienne, de connaître publiquement ceux

---

(1) Sur Benoît Conversini, v. FN, I, 501, n. 7...

qui, dans le champ du Seigneur, aident au salut d'un très grand nombre, comme aussi ceux qui, à l'inverse, semblent plutôt semer la zizanie.

Or, des bruits ont couru et des dénonciations ont été portées devant nous contre la doctrine, le mode de vie et les Exercices spirituels que proposent le seigneur Ignace de Loyola, ainsi que ses compagnons: Pierre Favre, Claude Le Jay, Paschase Broët, Jacques Laynez, François Xavier, Alphonse Salmeron, Simon Rodrigues, Jean Codure et Nicolas Bobadilla, tous maîtres de Paris et prêtres diocésains, appartenant respectivement aux diocèses de Pampelune, Cévennes (?), Sagonte, Tolède, "viscensis" (?), Eburodunum et Palentia. Leur doctrine et leurs Exercices, disait-on, sont semés d'erreurs et de superstitions et en grave désaccord, sur bien des points, avec la doctrine chrétienne.

Comme notre charge nous en faisait le devoir, et que notre Très Saint Seigneur le Pape nous en chargeait spécialement, nous avons étudié cette affaire avec grande diligence. Nous avons recherché ce qui pourrait aider à connaître plus à fond le débat, pour le cas où nous constaterions le bien-fondé des accusations. Nous avons donc en conséquence entendu avec soin certains accusateurs, puis examiné les témoignages publics et les jugements rendus en Espagne, à Paris, à Venise, à Vicence, à Bologne, à Ferrare et à Sienne, en faveur de ces gens respectables plus haut nommés et à l'encontre de leurs accusateurs. Là-dessus, nous avons entendu, avec toutes les précisions du droit, certains témoins que leur vie, leur doctrine et leur fonction mettent au-dessus de tout soupçon. Pour finir, nous avons constaté que tous ces murmures, délations et rumeurs répandus contre ces personnes ne reposaient sur rien de vrai. En conséquence, nous avons

estimé de notre devoir de prononcer et de proclamer que le dit seigneur Ignace, ainsi que ses compagnons, loin de mériter, par suite de ces dénonciations et de ces racontars, quelque atteinte à leur réputation, se sont acquis un accroissement d'éclat pour leur vie et leur saine doctrine.

Car nous voyons avec certitude que leurs adversaires ont soulevé des objections vaines et absolument fausses, tandis que des témoins du plus grand mérite leur ont rendu le témoignage le plus qualifié. Nous estimons donc devoir, par ce jugement que nous proclamons, rendre en leur faveur un témoignage public contre ceux qui s'opposent à la vérité, et apporter une source d'apaisement à tous ceux qui, sous l'influence de ces délateurs et accusateurs, ont conçu des soupçons défavorables aux accusés.

Nous invitons en outre, par ces informations et cette exhortation, tous et chacun des fidèles à voir et à considérer ces honnêtes personnes mentionnées, le seigneur Ignace et ses compagnons, à les considérer avec les mêmes mérites que nous leur avons reconnus, et à les estimer des catholiques, car absolument aucun soupçon n'est retenu contre eux. Cela évidemment suppose qu'ils persévèrent, avec l'aide de Dieu, comme nous l'espérons, dans le même genre de vie et les mêmes idées.

Donné à Rome le 18 novembre 1538.

Le gouverneur Benoît, dont les titres ont été donnés plus haut.

Rutilius Furius, secrétaire.

89. Les flots s'apaisèrent, la tempête soulevée contre les Pères tomba complètement et les nuages qui offusquaient les esprits se

dissipèrent; les gens commencèrent à voir clair et à abandonner tout à fait les opinions défavorables qu'ils avaient formées sur notre compte à la suite des racontars et des bruits répandus dans la Ville. Le peuple retrouvait sa bienveillance à leur endroit, il assistait aux sermons et y apportait, comme autrefois, grande attention.

90. Bien des gens demandaient à nos Pères à cette époque, s'ils étaient la sainte compagnie d'hommes évangéliques, éminemment zélés et vertueux , dont saint Vincent Ferrier avait prédit, par inspiration divine, la venue. Aucun des Pères, assurément, n'avait lu encore ce passage de saint Vincent. Aux questions qu'on leur posait là-dessus, ils répondaient par le sourire: il fallait rêver pour penser d'eux pareille chose ! Ils n'avaient en effet aucune prétention et se sentaient attirés vers ce qui est humble. Quelques années plus tard, me trouvant au Portugal, l'évêque de Coïmbre me montra le passage de saint Vincent; il était presque convaincu que la Compagnie y était suggérée. Plût à Dieu que nous fussions des hommes dont on pût ainsi parler ! Ce qu'atteste en effet saint Vincent, les vertus qu'il voit chez ce groupe d'hommes évangéliques est si élevé et si admirable que je ne vois pas comment quelqu'un puisse se l'attribuer et rester fidèle à la modestie religieuse. Voici ce qu'écrit saint Vincent: "Il y a trois choses que nous devons méditer de façon particulière et, pour ainsi dire, constante: 1) le Christ crucifié, incarné, etc..; 2) la condition des Apôtres et des frères de l'Ordre dans le passé, avec le désir de nous modeler sur eux; 3) la condition future des hommes de l'Evangile. Cela, tu dois le méditer le jour et la nuit, à savoir que la condition de ces hommes sera celle des plus pauvres et des plus simples, des doux, des humbles, des méprisés; la

charité la plus ardente les unira. Ils n'auront de pensée, de paroles, de goût que pour Jésus Christ et Jésus Christ crucifié; ils n'auront aucun souci du monde et s'oublieront eux-mêmes... Le regard fixé sur la gloire de Dieu et des bienheureux dans le ciel, ils aspireront du fond du coeur à cette gloire, espérant ou désirant sans cesse mourir par amour de cette gloire; ils diront avec saint Paul: "Mon désir est de m'en aller et d'être avec le Christ".(Phil. I,23). Et, en général, tout le développement jusqu'à la fin du chapitre.

* * * *

Chapitre VII

91. Délibérations sur la fondation d'un nouvel ordre. - 92. Par l'entremise de Gaspar Contarini ils informent Paul III de leur projet. Le Pape l'approuve de vive voix. - 93-98. Le Pontife utilise leurs services. Travail de Paschase Broët et de Simon Rodrigues à Sienne. - 99. Ces Pères démasquent les impostures du diable. - 100. Missions des Pères après l'approbation de la Compagnie. - 101. La difficile obtention de la confirmation de la Compagnie. - 102. Elle est accordée. - 103-104. Visions de Rodrigues en sa prière. - 105. Conclusion.

91. Disposant de moments propices et tranquilles, les Pères décidèrent d'exposer au Souverain Pontife le genre de vie qu'ils voulaient établir pour l'honneur de Dieu et le service du Siège Apostolique.

Ils délibérèrent donc entre eux sur les moyens les meilleurs de mener à bonne fin ce qui avait commencé sous de favorables auspices. Si j'ai bon souvenir, ils recommandèrent à Dieu l'affaire pendant trois mois (1), avec le plus de diligence possible, et confirmèrent de nouveau ce qu'ils avaient arrêté à Paris, à savoir que, ne pouvant d'aucune façon se rendre à Jérusalem au temps fixé, ils consacreraient leurs forces et leurs vies au salut du prochain, tant chez les fidèles que chez les infidèles. Ils ajoutent cette fois qu'il faudra choisir un Général qui commande aux autres, qu'on prononcera les voeux solennels de pauvreté, chasteté et obéissance, et enfin un voeu d'obéissance spéciale au Souverain Pontife et à ses successeurs. Ils décidèrent encore bien d'autres points en rapport avec leur projet et leur but. Ce serait long de reprendre tout cela en détails; je l'omets donc, d'autant qu'on peut le retrouver dans le premier document officiel de la Compagnie. Dociles à l'expérience, les Pères, avec les années, décidèrent encore d'autres points jugés nécessaires pour la conservation et le perfectionnement de l'institut de la Compagnie; ils le font même sans cesse.

92. Ayant arrêté ces points, ils estimèrent qu'il fallait en informer le Souverain Pontife. Le cardinal Gaspar Contarini (2), patricien de Venise, de la noble famille des Contarini, pourrait,

---

(1) Du milieu du carême (qui commença, en cette année, le 19 février) jusqu'à la fête de saint Jean-Baptiste inclusivement...

(2) (Références importantes)... Il mourut en 1542. Il avait beaucoup aidé à la confirmation de la Compagnie.

pensaient-ils, commodément s'en charger. Il était bien disposé à notre égard; c'était un homme d'un rare savoir et d'une v ertu insigne. Au mois de septembre 1539, à Tivoli, il exposa au Souverain Pontife le projet des Pères et tout ce dont j'ai parlé plus haut, ajoutant ce désir et cette demande pressante des Pères que ce genre de vie ne s'éteignît pas avec eux, mais fût rendu accessible à ceux que la grâce de Dieu pousserait à s'y donner; enfin, ils demandaient avec d'humbles instances que cet institut de clercs réguliers s'appelât Compagnie de Jésus. Le Souverain Pontife écouta très attentivement tout l'exposé; avec grande bienveillance il fit le signe de la croix et donna sa bénédiction, avec ces mots: "Nous bénissons, Nous louons, Nous approuvons". Par d'autres paroles, également, il signifia la haute estime qu'il avait des Pères et la vive satisfaction que lui donnait cette forme de vie religieuse dans laquelle les Pères avaient décidé de se donner et de se consacrer.

93. A partir de ce temps, le Pontife eut souvent recours à nos Pères pour de graves affaires religieuses; peu après, il en envoya six en divers lieux et villes d'Italie: Favre et Laynez, avec le cardinal de Saint-Ange, à Parme et à Plaisance; Le Jay à Brescia; Nicolas Bobadilla en Calabre; Paschase et Simon à Sienne. Tous s'acquittèrent avec zèle et avec fruits de leurs tâches; comme l'ont établi les écrits d'autres narrateurs. Pour les Pères envoyés à Sienne, je sais fort bien qu'ils ont accompli, avec l'aide de Dieu, une tâche vraiment ardue et difficile. Ils étaient venus dans la ville sur une suggestion de l'archevêque et à la suite d'une prière faite au Pape par Ambroise Catharini, ainsi que sur la demande de quelques personnes considérables. Ils devaient ramener à une

vie plus austère un monastère de moniales quelque peu relâché. On n'imagine pas ce que leur causa d'ennuis cette affaire où s'étaient engagés l'archevêque Catharini, le frère de la prieure, et des personnages très considérables. Avec le secours de Dieu, néanmoins, l'affaire se termina dans la paix et la joie, au grand profit des religieuses; on ne pouvait souhaiter meilleur résultat. Les Pères prêchaient chez les moniales, les entendaient en confession, relevaient leur courage défaillant devant l'idéal embrassé et cultivaient leur formation spirituelle.

94. Leur activité à Sienne ne se limita pas au monastère, mais produisit du fruit dans tous les groupes. Ils essayaient avec un zèle particulier de porter à la piété et à la vertu, chacun pour leur compte, les jeunes nobles pleins de promesses de l'académie. Pour prendre, pour ainsi dire, plus facilement à l'appât ces jeunes épris de nouveauté, l'un des Pères (1) entreprit de leur expliquer une épître de saint Paul. La chose réussit si bien qu'en très peu de temps, les plus distingués et les plus brillants s'éprirent d'une ferveur admirable. Ils se confessaient souvent de leurs fautes, recevaient beaucoup plus souvent le Pain eucharistique; ils étaient en émulation pour visiter les hôpitaux, assister de jour et de nuit de pauvres mendiants, refaire les lits, balayer les hôpitaux et rendre avec empressement les plus humbles services; ils consolaient les malades, relevaient les miséreux, rendaient confiance et espérance aux mourants déprimés et les raffermissaient dans leur sainte foi au Christ. On les vit parfois pris d'un zèle à peine croyable pour le salut d'une âme, comme, par exemple, auprès d'un pauvre à l'agonie.

---

(1) Simon Rodrigues.

Un jour qu'ils assistaient ce mourant et lui rappelaient la récompense du bonheur du ciel, celui-ci leur dit, d'une voix éteinte, en mots entrecoupés, cette seule parole: "Prouvez-moi que l'âme est immortelle". A ces mots, de tout ce qu'ils ont de forces, ils raniment l'espérance du bonheur du ciel dans ce coeur abattu, en train même de perdre toute espérance. Malgré ces actes de ferveur, plusieurs avaient goût plutôt pour se sanctifier dans la retraite; ils voulaient se purifier par une confession générale et s'adonner isolément à des exercices spirituels.

95. Afin donc de pratiquer ces exercices dans une plus grande tranquillité, loin du tumulte de la société, le Père avait loué, hors de la ville, une maison bien située, pourvue de presque toutes les commodités. On pouvait s'y adonner aux pieuses méditations en de meilleures conditions (1). Le Père y venait de la ville tous les jours et donnait aux jeunes, d'une façon intense, une très salutaire formation spirituelle. Mais voilà que le bruit par la ville se répand qu'on garde hors de la ville des jeunes gens, loin du contact de leurs parents et de la société des hommes. Beaucoup de gens, soudain, courent voir ce qui en est. Le Père, dans l'intervalle, sans rien soupçonner, avait eu subitement l'idée de se rendre au plus tôt auprès des adolescents et de les renvoyer chez eux; il ne fut tranquille que lorsqu'il les eût retrouvés et reconduits chacun chez soi. Il avait à peine fini qu'un groupe considérable de Siennois surviennent montés par les parents des jeunes et des gens connus; ils veulent tirer de là les jeunes qu'on y garde et détruire la maison s'il le faut. Plusieurs fouillent les pièces avec soin; ils ne trouvent absolument personne et rentrent à la ville, mystifiés.

---

(1) Ce fut-là, semble-t-il, la première maison de retraites, même si elle ne dura pas...

96. Au nombre de ceux que le Père y avait formés par ces exercices spirituels, il y avait un prêtre que ses manières agréables, ses plaisanteries et sa causticité joyeuse et débridée avaient rendu très populaire dans la ville. Il composait de façon ingénieuse des comédies et des fables joyeuses et les lançait dans le public. Il allait même jusqu'à se produire au théâtre et à imiter sur la scène, tout à fait comme un mime, avec la licence d'un bouffon de théâtre, les paroles, faits et gestes de nombreux personnages plaisants. Il finit par regretter amèrement les désordres de sa vie et décida de changer de conduite. Il cherchait le moyen de réparer, auprès du peuple qu'il avait desservi, le mauvais exemple de son inconduite. Il aborde donc l'un des Pères et lui expose qu'il a le dessein de déclarer son profond repentir dans une église de la ville particulièrement fréquentée. La meilleure façon de le faire lui semble de venir, une corde au cou, quand l'église sera particulièrement remplie, demander sincèrement pardon à tous. Le Père lui conseille de consulter d'abord le Vicaire; s'il donne sa permission, il fera ce qu'il projette. Le Vicaire approuva tout à fait le projet et le loua; il lui accorda volontiers de l'exécuter. Il revient tout joyeux au Père et lui annonce la réponse du Vicaire. Le Père lui conseille de prendre l'avis d'un franciscain, prédicateur dans la ville. Si le propos lui agrée, celui-ci pourra, après son sermon, demander au peuple d'attendre avant de partir; "vous monterez alors en chaire et là, avec toute la douleur que vous pourrez, vous demanderez pardon". Il me serait difficile d'exposer ici l'effet produit dans toute la foule lorsqu'elle aperçut, ainsi changé et transformé, l'homme qu'elle connaissait pour ses drôleries, et qu'elle l'entendit demander pardon d'une voix pleine de douleur et de larmes. Ce fut pour tous un exemple saisissant, toute la ville en était dans l'admiration. Notre homme s'employa ensuite de tous

ses voeux et de la façon la plus ardente à obtenir son entrée dans la Compagnie. N'ayant jamais pu l'obtenir, il fut admis chez les Pères franciscains appelés communément Capucins; il y vécut le reste de sa vie d'une façon très religieuse. Quelques années plus tard, je repassais à Sienne; on me rapporta qu'il était mort en laissant à tous, jusqu'au bout, un grand exemple de vertu.

97. Les excellents adolescents qui avaient ajouté à leur goût pour la piété le courage de l'action ne furent pas, par la suite, moins fervents. Plusieurs, sans consulter leurs parents ni les informer, partirent pour Rome afin d'entrer dans la Compagnie des Pères; leurs parents les rejoignirent presque à mi-chemin et les ramenèrent. Ils tentèrent de nouveau leur fuite avec plus de prudence; ils parvinrent à Rome et quelques-uns furent admis dans la Compagnie.(1).

98. Par suite peut-être de ces travaux excessifs à Sienne, l'un des deux Pères perdit toute force; il tomba gravement malade, au point d'être en danger, et de devoir quitter son compagnon et rentrer à Rome. Il y trouva les quatre compagnons demeurés dans la Ville (2), sûrement aussi occupés qu'il l'avait été à Sienne. Ils s'employaient à de multiples oeuvres de charité; bientôt, ils furent engagés dans cette grande oeuvre de secours aux pauvres occasionnée par l'extrême cherté des vivres, que nous avons rappelé plus haut.

99. Voilà pour Sienne. Je ne m'y arrêterai pas davantage s'il ne me revenait un fait inoui et absolument incroyable, survenu dans la ville peu avant l'arrivée des Pères.

---

(1) Nous ignorons leurs noms...
(2) C'étaient Ignace, Xavier, Codure et Salmeron.

A quelques milles de Sienne, il y avait une petite chapelle, relevant, de droit, de la principauté de Malte. Les propos qui circulaient la rendirent brusquement célèbre; des miracles nombreux et éclatants, disait-on, s'y produisaient par la puissance de Dieu. On dit que la rumeur commença du fait qu'un hôtelier et je ne sais combien d'autres trop cupides voulurent gagner de l'argent. On venait donc à la chapelle, de partout, tous les jours, en foule. Pas seulement des gens simples et sans expérience, mais de toute classe, condition, âge et sexe. Les champs des alentours regorgeaient de gens venus en foule. Tous proclamaient à pleine voix des miracles et, comme s'ils avaient l'esprit détraqué, tentaient vainement, par des cris fréquents et répétés, de redoubler les miracles. Des hommes et des femmes passaient la nuit ici et là, pêle-mêle. Comment finit toute cette agitation religieuse ? La plupart entraient dans la chapelle; un moment, ils cessaient leurs vociférations, puis, tout à coup, sortaient du temple comme fanatisés, criant de nouveau, à pleine voix, aux miracles. Ils s'élançaient alors avec furie, à l'envie, vers une roche sur laquelle ils tombaient à la renverse. Le diable aussitôt s'emparait d'eux et en faisait des forcenés. D'autres femmes de Sienne, pieuses mais ignorantes, qui ne pouvaient se rendre à la chapelle, s'informèrent de la distance qu'il y avait de la ville à cette chapelle; une fois qu'elles la connurent, elles imaginèrent chez elles un endroit autour duquel elles tournaient jusqu'à ce qu'elles eussent fait toute la distance relevée. Ayant achevé leurs tours, elles se mettaient, comme prises de délire, à demander, avec les mêmes vociférations, des miracles; puis elles couraient à la pierre qu'elles s'étaient fixée, se renversaient sur elle et étaient aussitôt, comme les premiers, possédées par un démon impur. Les Pères virent un assez grand nombre de ces femmes et en délivrèrent plusieurs de ce

fléau en recourant aux rites de l'Eglise. Les Pères dénoncèrent souvent les tromperies et les ruses des démons; autant qu'ils le purent, ils dissipèrent la nuée de faussetés répandues méchamment par le diable; ils y réussirent en bonne partie. Avec l'aide de Dieu, ils délivrèrent plusieurs de ces possédées.

100. Telles sont les villes d'Italie où le Pape envoya les premiers Pères, après qu'il eut approuvé de vive voix la Compagnie et avant qu'il eut accordé la bulle de confirmation. Dans les années qui suivirent, ils furent envoyés, sur l'ordre du Pontife, hors d'Italie, en divers royaumes du monde: en Allemagne, Pologne, Irlande, France, Espagne et aux Indes orientales. Mais revenons à la confirmation de la Compagnie, dont nous nous sommes un peu trop écartés.

101. Les Pères rencontrèrent toutes sortes d'embarras dans leurs efforts pour obtenir l'expédition de la bulle de confirmation. Les cardinaux, qui devaient d'abord, à la demande du Pape, examiner l'affaire avec attention et prudence, y étaient opposés. Surtout le cardinal Barthélemy Giudiccioni; c'était un homme pieux et très versé dans le Droit Canon. Constatant que quelques familles religieuses masculines avaient beaucoup perdu de leur première ferveur, régularité et perfection, il était d'avis qu'il fallait les ramener toutes, dans l'Eglise, à trois ou quatre. Il avait écrit là-dessus un volume (1). Il répugnait tellement à la confirmation de la Compagnie qu'on ne pouvait, par aucune raison, aucun avis, par rien, l'amener à lire la formule

---

(1) ...Il se fit, dans ses oeuvres, le défenseur acharné des interdictions prononcées par le concile de Latran et le concile de Lyon contre l'admission d'ordres nouveaux...

écrite de la Compagnie. Les Pères cherchèrent donc recours en Dieu; ils le pressèrent par leurs prières de fléchir le coeur du Cardinal; ils s'engagèrent à offrir trois mille messes à cette intention. Le cardinal, tout à coup, changea d'avis; il laissa entendre qu'il voulait voir l'institut de la Compagnie et l'étudier; dès qu'il l'eut compris, il l'approuva au point de soutenir l'opinion tout à fait opposée, à savoir que tous les autres religieux devaient embrasser cet institut. Jugeant l'affaire impraticable, il prétendait qu'il ne fallait pas confirmer la Compagnie afin de ne pas avoir dans l'Eglise cette multitude d'instituts religieux.

102. Un an se passa en ces efforts et ces oppositions autour de la confirmation de la Compagnie (1). Le cardinal Giudiccioni, ayant terminé sa course, mourut (2). Quelques jours plus tard, le Pape daigna accorder, par écrit, la confirmation de la Compagnie; c'était le 27 septembre 1540, comme l'établit la première bulle de confirmation. L'affaire avait duré longtemps et de nombreuses controverses et disputes avaient surgi pendant que l'on cherchait une solution. Le Pape jugea prudent, en accordant la confirmation, de limiter à 60 le nombre des profès. Peu après, cependant, devant l'heureux progrès de la Compagnie, il accorda large permission de recevoir ceux qui, à l'appel de Dieu voudraient y entrer(3).

---

(1) Paul III approuva oralement la Formule de l'institut de la Compagnie de Jésus le 3 septembre 1539. La bulle "Regimini militantis Ecclesiae" est du 27 septembre 1540.
(2) Erreur flagrante: Giudiccioni mourut le 28 août 1549, à la curie romaine...
(3) Le 14 mars 1544, par la bulle "Injunctum nobis".

Le Pape nous était extrêmement favorable; dans sa libéralité, peu avant sa mort, il accorda à la Compagnie d'insignes privilèges et indulgences, comme le montrent les pièces (1). Que Dieu en sa puissance et sa bonté le récompense libéralement pour ce bienfait et pour bien d'autres actions admirables dont nous savons qu'il fut l'auteur.

103. Pendant que se poursuivait à Rome, comme je l'ai rappelé, ce qui concernait l'approbation de l'institut de la Compagnie naissante, un Père eut, pendant une prière qu'il faisait à cette intention, une vision: dans une lumière très vive, il croyait apercevoir une vigne déserte, embrouissaillée d'herbes et de racines, enlaidie de pousses flétries et non taillées, et peu mûre en feuilles de vigne. Dans une autre partie du clos, il voyait en esprit, de façon très nette, au milieu de plants incultes qui se desséchaient, un plant tout couvert de feuilles verdoyantes, très larges et très belles. Des rejetons ou rameaux en sortaient, garnis de pousses très belles et chargées de fruits; ces fruits n'étaient pas encore mûrs. Il voyait encore dans sa vision que ces branches, avec leur frondaison et leurs grappes se répandaient à travers l'herbe et le foin très haut et se mêlaient aux vignes presque épuisées. Il comprenait que l'image de la vigne abandonnée, envahie par l'herbe et non taillée, représentait l'état présent de l'Eglise, tandis que, dans le cep et les branches chargées de fruits en train de mûrir, au milieu de la vigne inculte et vieillissante, il voyait le symbole de la Compagnie encore toute jeune; les longues branches qui couraient dans les herbes et dans la vigne embroussaillée lui faisaient penser que la Compagnie se répandrait ainsi par le monde entier.

---

(1) Le 18 octobre 1549, Paul III accordait à la Compagnie, par la bulle "Licet debitum", de nombreux privilèges. Il mourut le 10 novembre suivant.

104. Une autre fois, également, que le Père se trouvait en oraison, il crut apercevoir en esprit, de façon très nette, un très bel arbre de taille moyenne, dont le tronc bien proportionné et très rond ressemblait à une colonne parfaite. La ramure verdoyante et répartie tout autour formait un cercle. Quelle sorte d'arbre était-ce là, se demandait l'homme en prière; il comprit que c'était un poirier. Du poirier, l'esprit se donnant carrière enchaînait: poirier, Pierre, pierre. Le Père de là conclut: cet arbre désigne sûrement l'Eglise. Il vit alors, au pied de l'arbre, la vigne nouvelle, frêle et allongée; elle enlaçait le tronc de l'arbre, l'encerclait tout entier et commençait à s'élever. Il comprit aussitôt que cette vigne était le symbole de la Compagnie qui faisait son apparition dans l'Eglise et s'attachait à elle de toutes ses forces. Cette union de la Compagnie avec l'Eglise, il l'apercevait dans une profonde saisie de l'esprit, comme une réalité merveilleuse et inexplicable.

105. J'ai donc raconté sommairement ce qui touche le début et l'origine de la Compagnie, les pèlerinages et les divers lieux par lesquels la divine Providence les conduisit, depuis leur départ de Paris jusqu'à la confirmation à Rome de la Compagnie. Sur le développement qu'a ensuite connu la Compagnie et sur ce qui s'est passé, les faits sont plus connus et d'autres pourront en écrire mieux que moi. J'ajouterai seulement ceci pour finir; je n'avais pas l'intention de parler de chacun en particulier, mais de rappeler seulement, d'une façon générale, ce qui se rapportait aux origines et au premier développement de la Compagnie, sauf si des choses, touchant à des particuliers et survenues alors, me paraissaient devoir être incorporées en passant. Si en cela,

ou en d'autres choses, j'ai manqué de prudence et de discernement, il reviendra à votre insigne prudence, très révérend Père, de couvrir et de réparer mes erreurs et de m'imposer la pénitence que je mérite. Enfin, qu'en toutes choses, gloire soit rendue à Celui de qui tout bien procède et qui en tous accomplit toutes choses.

Donné à Lisbonne, le 25 juillet 1577.

L'humble serviteur de Votre Paternité,

Simon (1).

---

(1)Les mots "Donné à Lisbonne" jusqu'à "Simon" sont de la main de Rodrigues qui apposa son sceau au mot Simon.

AUTOBIOGRAPHIE

de Nicolas BOBADILLA

(Fragment)

1-3. Naissance de Bobadilla. Sa famille. Ses études en Espagne. - 4. Il va à Paris poursuivre ses études. - 5. Il fait la connaissance d'Ignace, décide de parfaire ses études de théologie, fait les Exercices, prononce, avec les autres compagnons, le voeu de Montmartre. - 6-7. Il quitte Paris avec les compagnons et gagne Venise. - 8. A Rome. - 9. Les compagnons sont reçus par Paul III. Retour à Venise. Ordinations. Le pèlerinage à Jérusalem s'avère impossible. - 10. Activités des compagnons dans la république de Venise. Rencontre à Vicence. - 11. Paul III les reçoit à Rome. - 12. Délibérations sur la fondation de la Compagnie. - 13. Des cardinaux ont charge d'examiner le projet du nouvel ordre. Approbations de la Compagnie. - 14. Paul III envoie des compagnons en diverses villes. - 15. Bobadilla à l'île d'Ischia. - 16. Simon et Xavier désignés pour les Indes. - 17-20. Activités de Bobadilla en Calabre. - 21. Sa profession. - 29. Le Collège germanique à Rome.

J.H.S.M.

Court début de la très courte histoire de la vie du R.P. maître Nicolas Bobadilla, l'un des dix Pères de la Compagnie de Jésus.

1. Maître Nicolas Alonso était Espagnol. Il naquit à la métairie de Bobadilla du Fourneau, au diocèse de Palentia; il fut élevé et formé par de pieux parents chrétiens, François Alonso et Catherine Perez, qui ne cessèrent de l'éduquer dans la crainte du Seigneur et la ferveur à fréquenter l'église.(1).

A 9 ans, il étudie la grammaire dans son pays. A la mort de son père, il part à Valladolid et, jusqu'à l'âge de 13 ans, étudie la rhétorique et la logique.

2. Il se rend ensuite à Alcala et suit le cours des arts et de philosophie sous le maître Georges de Naveros, très savant docteur, fort réputé auprès de l'empereur Charles V qu'il accompagna en Allemagne, comme prédicateur. Il y mourut avant la guerre du Landgrave (2). A Alcala, maître Nicolas Bobadilla étudia au collège philosophique

---

(1) Nicolas Alphonso, ou Alonso, prit son n om de Bobadilla du lieu de sa naissance. Il naquit autour de 1509. A la fin de sa vie, il se donnait lui-même "80 ans et plus" (BM,630,n. 58 et cf. ibid.p.602,p. VI, note 2). Il mourut le 23 septembre 1590. Deux épitaphes publiées dans BM,pp. 611-613,mentionnent deux fois qu'il est mort à 79 ans. C'est probablement sur cette donnée que Boero, dans sa Vita del P.N.Bobadiglia,conclut qu'il naquit en 1511.FX,195-197.
(2)..Cette guerre eut lieu en 1546 et 1547...

de Sainte Libérate ou Sainte-Catherine; il y reçut son diplôme en arts et en philosophie (1). En théologie, il suivit les cours de Gabriel Biel, sous la direction du docteur Medina (2), théologien fort savant, professeur à l'Académie d'Alcala.

3. Rentré à Valladolid, il étudia la théologie dans les écoles publiques et au Collège Saint Grégoire, sous l'éminent théologien maître Astudillo, qui y avait enseigné saint Thomas pendant vingt ans.

4. Maître Nicolas Bobadilla avait consacré quatre années à l'étude de la théologie et à l'enseignement de la logique, au cours du soir, en ces écoles publiques. Mais il avait encore un vif désir d'étudier surtout les lettres et les langues. Il partit donc en France à l'excellente Université de Paris. Là on lui confia, après quelques jours, un cours de philosophie au Collège de Calvi, près de la Sorbonne (3).

---

(1) Le nom de Bobadilla apparaît parmi les bacheliers d'Alcala de 1529. Georges de Naveros enseigna, à Alcala, les petites sommes, en 1528-1529...
(2) Dominique de Soto l'appelle "le docteur distingué" (egregium doctorem)...
(3)Bobadilla arriva à Paris à l'automne de 1533. Pendant trois ans jusqu'au départ en Italie, il y étudia la théologie. Sur son arrivée à Paris, voir le Sum. de Polanco (FN,I,p.182). C'est Ignace qui lui obtint, par l'entremise, semble-t-il, du docteur Castro, un poste de régent au collège de Calvi. Sur ses études, voir sa lettre de Lorette, le 17 sept. 1583 "Avant que nous quittions Paris, j'avais déjà enseigné la logique, la philosophie et la théologie selon saint Thomas; aux universités d'Espagne et de France. J'avais suivi ou enseigné la théologie scolastique pendant sept ans.."

5. L'hérésie de Luther commençait à se répandre à Paris; à la place Maubert, on brûlait beaucoup de gens; ceux qui s'adonnaient au grec embrassaient les idées de Luther. Cela fit abandonner à maître Bobadilla le projet qu'il avait formé en Espagne d'étudier les trois langues latine, grecque et hébraïque. Surtout, il rencontra à Paris un saint homme, maître Ignace de Loyola, qui l'engagea à poursuivre ses études de théologie scolastique et positive chez les saints docteurs. Il suivit son conseil et devint auditeur en théologie, chez les dominicains, de deux docteurs canonistes, le docteur Benoît et maître Ori; chez les franciscains, de maître Cornu, qui n'a pas chez tous les théologiens la réputation qu'il mérite. Il assistait aussi aux soutenances publiques des théologiens pour la licence; il lisait chez lui les saints docteurs, comme l'établit la liste de ses livres. Enfin, il écrivit sur toutes les épîtres de saint Paul, sur les quatre évangiles et quelques fragments sur les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il ne croyait pas, en effet, pouvoir étudier davantage, il avait fait avec maître Ignace de Loyola les Exercices spirituels et il savait devoir partir, en pauvre, au saint Sépulcre à Jérusalem. Les dimanches et jours de fête, il se rendait à la Chartreuse; il s'approchait fréquemment des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie avec d'autres maîtres fervents, au nombre desquels se trouvaient les autres compagnons et frères de la Compagnie de Jésus. Ceux-ci partageaient tous le dessein d'aller à Jérusalem et en firent publiquement le voeu à Montmartre, en la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. C'était trois ans avant leur départ de Paris; ils attendaient d'avoir fini leurs études.

6. Enfin, en 1536, (le 15) novembre, ils quittèrent Paris de grand matin, pour n'être point vus avec leur charge de vêtements et de livres, et à pieds. Ils étaient en tout neuf compagnons. Ignace en effet les attendait déjà à Venise pour partir avec eux, à leur tête, à Jérusalem.

7. Ils traversèrent, en France, la Champagne, puis la Lorraine et l' Allemagne jusqu'à Trente(1). Enfin ils arrivèrent à Venise pour l'Epiphanie. Tous furent bien contents de retrouver maître Ignace de Loyola. Après quelques jours, ils entrèrent dans les hôpitaux pour y servir les malades. Ils formaient deux groupes de cinq, installés dans deux hôpitaux: aux Incurables et aux Saints Jean-et-Paul.

8. Après la mi-carême, les neuf compagnons arrivés de Paris quittèrent Venise pour Rome, en passant par Sainte-Marie-de-Lorette; ils arrivèrent à Rome pour le dimanche des Rameaux (2).

Ils logèrent à l'hôpital Saint-Jacques-des-Espagnols pendant toute la Semaine Sainte. Ils visitaient les Sept églises et les autres saints lieux de Rome.

9. Le mardi de Pâques, ils furent introduits au dîner du Souverain Pontife Farnèse, Paul III, et y disputèrent avec d'autres docteurs très savants. Le Pape, qu'accompagnaient des cardinaux,

---

(1) Seul ce texte de Bobadilla mentionne le passage par Trente. FX,282.
(2) Les Rameaux tombaient le 25 mars.

fut ravi, et demanda, tout joyeux, aux compagnons quelle faveur ils attendaient de lui. Ils lui répondirent qu'ils souhaitaient seulement recevoir sa bénédiction, pour accomplir leur pèlerinage à Jérusalem, et la permission de se faire ordonner par l'évêque de leur choix, en dehors des temps réguliers. Le Papeaccorda avec grande joie toutes ces grâces ainsi que la bulle apostolique qui leur permit de recevoir les ordres dans les huit jours qui suivirent leur retour à Venise. Selon l'usage, ils prirent part avec les autres pèlerins à la procession de la Fête-Dieu (1). Aussitôt après, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, Venise rompit son traité avec les Turcs car Soliman voulait s'emparer de Corfou. Les compagnons croyaient que l'on referait bientôt le traité, car les Turcs ne peuvent vivre sans Venise ni Venise sans les Turcs.

10. Les dix compagnons se répartirent donc en divers lieux de la république de Venise; ce devait être jusqu'au mois de septembre. Au mois de septembre, tous se réunirent à Vicence; ils prêchaient dans les quartiers et sur les places et quêtaient de porte en porte. Ainsi se passa l'année 1537.

11. En 1538, tous se réunirent à Rome dans une maison louée (2). Ils prêchaient dans les églises et sur les places, quêtaient partout dans

---

(1) La Fête Dieu eut lieu, cette année-là,le 31 mai.
(2) Bobadilla parle de la deuxième maison des jésuites à Rome. Les compagnons avaient quitté la maison de Quirinus Garzoni et furent à loyer, pendant quelques mois, dans cette maison. Cf. Rodrigues, Commentarium, nn. 78, 81...

la ville; quatre d'entre eux prenaient part à des disputes en présence du Souverain Pontife Paul III. Celui-ci se plaisait à les voir et à les entendre. "Plus vous viendrez, disait-il, plus vous me ferez plaisir". Un jour qu'ils participaient à une discussion, Sa Sainteté leur dit: "Pourquoi voulez-vous tellement aller à Jérusalem? L'Italie est une bonne, une vraie Jérusalem, si vous voulez faire du bien dans l'Eglise de Dieu". Ils rapportèrent aux autres, à la maison, ces paroles et se mirent à songer à fonder un institut religieux. Car jusque-là, ils n'avaient dans le coeur et à la bouche que l'accomplissement de leur voeu d'aller à Jérusalem.

12. A l'occasion de ces propos de notre Très Saint Père Farnèse, Paul III, tous commencèrent à réfléchir sur le projet de nous unir en un corps et de fonder un institut religieux. On prit les avis et l'on décida que chacun entrerait en retraite pour quinze jours, afin de demander à Dieu de leur faire connaître sa sainte volonté. Ils feraient d'abord une confession générale. A la fin des quinze jours, ils communieraient à la fin de la messe que célébrerait maître Favre, leur confesseur à tous. Il leur demanderait à tous et à chacun s'ils voulaient s'unir et former ensemble un institut religieux, à supposer que le projet agrée à Dieu et au Souverain Pontife; enfin, s'ils voulaient chacun appartenir à cet institut religieux. Tous se trouvèrent d'accord et répondirent chacun par l'affirmative; ils reçurent alors le Corps et le Sang du Christ. Ensuite chacun écrivit ses nom et prénoms (1) que l'on remit

---

(1) Voir les votes des compagnons sur l'émission du voeu d'obéissance et sur l'entrée dans la Compagnie, à supposer que le Souverain Pontife l'approuve. MI, Const., I,8. Ces votes furent pris le 16 Avril 1539. Bobadilla donne ici des détails qu'on ne trouve pas dans les autres sources. Voir MI, Const., I,p. XVIV; FX, 438-2.

au Souverain Pontife (1). Celui-ci demanda l'avis des vénérables frères les cardinaux. Leurs réponses furent défavorables; il n'y avait pas de profit, disaient-ils, à accroître le nombre des instituts religieux; il fallait plutôt le réduire, à cause des scandales donnés ou occasionnés par les religieux; à cause aussi du grand nombre de religieux mendiants que le monde chrétien avait à supporter, et pour d'autres raisons du même genre. genre.

13. Le Pape réfléchit là-dessus, à part soi, et chargea deux très doctes cardinaux, Giudiccioni et Sermoneta (2) de bien étudier ce que pouvait être le bon plaisir de Dieu à propos de cette société qui produisait tant de fruits. Cela se passe en 1538 (3).

---

(1) Bobadilla date ces délibérations de 1538 au lieu de 1539(voir plus bas, nn.13,14); il confond peut-être ici le document signé par tous les compagnons (MI,Const., I,8) avec la Summa Instituti présentée le 3 septembre 1539 à Paul III par le cardinal Contarini. FX, 439-2.
(2) Bobadilla semble ici faire erreur car le cardinal Sermoneta (Nicolas Gaetani) avait été nommé, en 1536, à l'âge de douze ans, et avait alors quinze ou seize ans. On ne pouvait donc l'appeler "très docte" et il n'est pas probable que le Souverain Pontife l'ait interrogé sur l'affaire. Les autres sources n'en disent rien. Il se peut que Bobadilla ait voulu désigner le cardinal Simonetta qui mourut le 1er novembre 1539, deux mois après l'approbation orale de la Compagnie; il ne put avoir grand rôle dans l'affaire. Peut-être Bobadilla voulait-il nommer quelqu'un des autres cardinaux interrogés là-dessus, à savoir, en plus de Giudiccioni, les cardinaux Ghinucci, Contarini, Carpi. Voir FN, I, 38; FX, 449-450; TV, II/I, 189-4, 290, 291-5.
(3) Ces consultations eurent lieu après l'approbation orale accordée le 3 septembre 1539.

Lesdits cardinaux poursuivirent l'étude que le Souverain Pontife leur avait confiée jusqu'à la fin de l'année 40. Ils décidèrent alors avec le Souverain Pontife que les dix compagnons formeraient un institut religieux, que le Souverain Pontife approuverait et confirmerait en le limitant à 72 religieux (1).

14. Au cours de ces deux ans, de 38 (2) à 40, une partie des compagnons demeura à Rome avec maître Ignace de Loyola, une autre fut envoyée par le Saint-Père en mission en divers lieux hors de Rome. Maître Favre et Maître Laynez eurent mission d'accompagner le cardinal de Saint-Ange, légat à Parme et à Plaisance. Maître Bobadilla fut envoyé à l'île d'Ischia, pour y rétablir la concorde entre la duchesse de Togliazzo, Jeanne d'Aragon, et son mari Ascagne Colonna; il accomplit avec honneur sa mission, comme nous allons le dire.

15. Au mois de septembre de cette année 38, maître Nicolas Bobadilla quitta Rome sans compagnon ni viatique, parce que le Pape et dom Ascagne ne voulaient point ébruiter l'affaire, et pour que l'on pût demander en secret à la duchesse quel problème de conscience l'éloignait de son mari et d'autres questions semblables. Maître Bobadilla arriva donc à Gaëte; il y logea à l'hôpital, vivant d'aumônes et commentant à l'église cathédrale les épîtres

---

(1) Bobadilla se trompe. Le nombre fut limité à soixante. C'est ce que délarent les écrivains anciens et même la bulle "Regimini militantis Ecclesiae" MI, Const.,I,31, n.11; cf/ibid.,pp.CCIX-CCX.
(2) Lire 39. Laynez, Polanco et Ribadeneyra ont fait la même erreur. Voir FN, II, 594250.

des dimanches de l'année. Il prêcha à Nole, au monastère de Saint-Olivet, en la fête de Saint-François, le 4 octobre. De là, il s'embarqua pour Ischia. Il prit une vilaine fièvre des troupeaux, une sorte de peste dont on pouvait mourir. Arrivé à Ischia avec cette fièvre mortelle, il dut en repartir parce qu'il n'y avait point d'hôpital. Il se rendit à Naples, à l'hôpital de l'Annonciata, saigné et purgé (1). Il entendit souvent le médecin dire à l'infirmier: "Il s'en va dans sa tombe". Mais Dieu eut pitié de lui; il se remit, et, après deux mois, repartit pour Ischia. Il s'employa à sa mission auprès de la dame plus haut nommée, jusqu'à Pâques de l'année 39 (2), à la satisfaction du Souverain Pontife et de Dom Ascagne. Il rentra à Rome, pas tout à fait remis encore de sa grave maladie.

16. Le procureur du roi de Portugal, dom Jean Mascharennas, demanda deux membres de la Compagnie pour l'accompagner au Portugal et aux Indes. Il désigna maître Simon, qui était portugais, et maître Bobadilla; il l'avait entendu à Rome commenter l'épître aux Romains et il se plaisait à ses sermons (3). Mais Bobadilla était malade et le procureur précipitait son départ de Rome. Bobadilla ne put donc lui donner satisfaction. A sa place, maître Ignace de Loyola lui donna François Xavier. C'était par un

---

(1) "Qui pourrait dire le nombre de saignées et de remèdes que dut prendre Bobadilla en ses maladies?" (Bobadilla en son Autobiographie, BM. p. 631).
(2) Entendez 40. Bobadilla rentra à Rome avant Pâques qui tombait, cette année-là, au 28 mars. Il y était le 16 mars lorsque Xavier quitta Rome. FX, II,381.
(3) Ce ne fut pas Pierre Mascharennas qui fit le choix mais Ignace, à qui le Souverain Pontife avait confié l'affaire...

dessein de la Providence, car, se trouvant à Paris, Xavier avait rêvé, une nuit, qu'il enlevait un jeune Turc et qu'il le baptisait. Xavier brûlait de convertir les infidèles et le Christ exauça son désir, car il baptisa, aux Indes et au Japon, neuf mille infidèles (1).

17. En l'année 40, le Souverain Pontife Paul III envoya maître Nicolas Bobadilla en Calabre en qualité de vicaire général de l'évêque de Cosenza, Fabius Arcelli, nonce apostolique à Naples. C'était l'année où le Siennois Bernard Ochino prêchait dans la cathédrale de Naples devant une très grande affluence et qu'Ambroise Catharini prêchait à Saint-Dominique. Maître Bobadilla les entendit l'un et l'autre pendant ce Carême. Après Pâques, il partit en Calabre, auprès de l'évêque de Cosenza.

18. C'est en cette année, au mois de septembre, que fut confirmée par le Siège Apostolique, nous l'avons dit, la Compagnie de Jésus. Aussitôt, maître Ignace de Loyola écrivit à Bobadilla de rentrer à Rome, pour élire un Général et pour dresser les Constitutions. Bobadilla répondit qu'il ne pouvait rentrer que s'il était rappelé par celui qui l'avait envoyé à Cosenza, le Souverain Pontife. Pour ce qui était du Général, maître Bobadilla donnait son vote à maître Ignace de Loyola; pour les

---

(1) On ne s'entend pas sur le nombre de baptêmes conférés par saint François Xavier. Bobadilla le réduit à l'excès. G. Shurhammer a étudié expressément la question et conclut que le nombre des baptisés de Xavier, qu'on peut déduire des sources, est de 30.000...

constitutions, on pourrait plus tard y réfléchir et s'y mettre.

19. Maître Nicolas Bobadilla enfin demeura dans le diocèse de Cosenza, prêchant, visitant, expulsant les concubines et quêtant du blé pour les pauvres, car toute l'Italie souffrait de famine et de disette. Rome surtout, où le Souverain Pontife chargea des cardinaux de secourir les pauvres. Bobadilla prêcha l'Avent, le Carême, les dimanches et les jours de fête, à la cathédrale et dans tout le diocèse de Cosenza.

20. En septembre 41, le Souverain Pontife rappela maître Bobadilla, de Cosenza. Il rentra à Rome. Aussitôt, le cardinal d'Angleterre, Reginald Pole, le demanda pour sa légation à Viterbe. Le Souverain Pontife lui répondit que maître Bobadilla devait accompagner en Allemagne, l'évêque de Modène, Morone, qui s'y rendait en qualité de nonce apostolique. Le cardinal Pole répartit: "Que Votre Sainteté nous l'accorde au moins jusqu'à son départ". La proposition plut au Pontife et ainsi fut fait.

21. Avant de quitter Rome, Bobadilla fit, à Saint-Paul, sa profession entre les mains du Général, maître Ignace de Loyola, en présence de Pierre de Ribadeneyra (1).

29. C'est ce cardinal Morone qui le premier s'employa, auprès du pape Farnèse, Paul III, à la création à Rome du Collège germanique, en l'engageant,

---

(1) Bobadilla s'était d'abord vivement refusé à faire profession; il la fit enfin, en septembre 1541, ou un peu plus tard. FN, I, 39; II, 104, 333

par ses paroles et ses actes, à y mettre des fonds. Le Souverain Pontife Pie IV fit de même. Ils s'employèrent en même temps auprès d'Ignace de Loyola, Général de la Compagnie de Jésus, à y faire nommer un recteur et d'autres Jésuites pour administrer ce Collège comme les collèges de la Compagnie de Jésus. Ignace donna volontiers les ordres nécessaires, car il aimait beaucoup le cardinal Morone et prévoyait que le Collège germanique produirait les plus grands fruits. Cela suffit là-dessus.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-